l'Avant-Scène

femina-théâtre
218

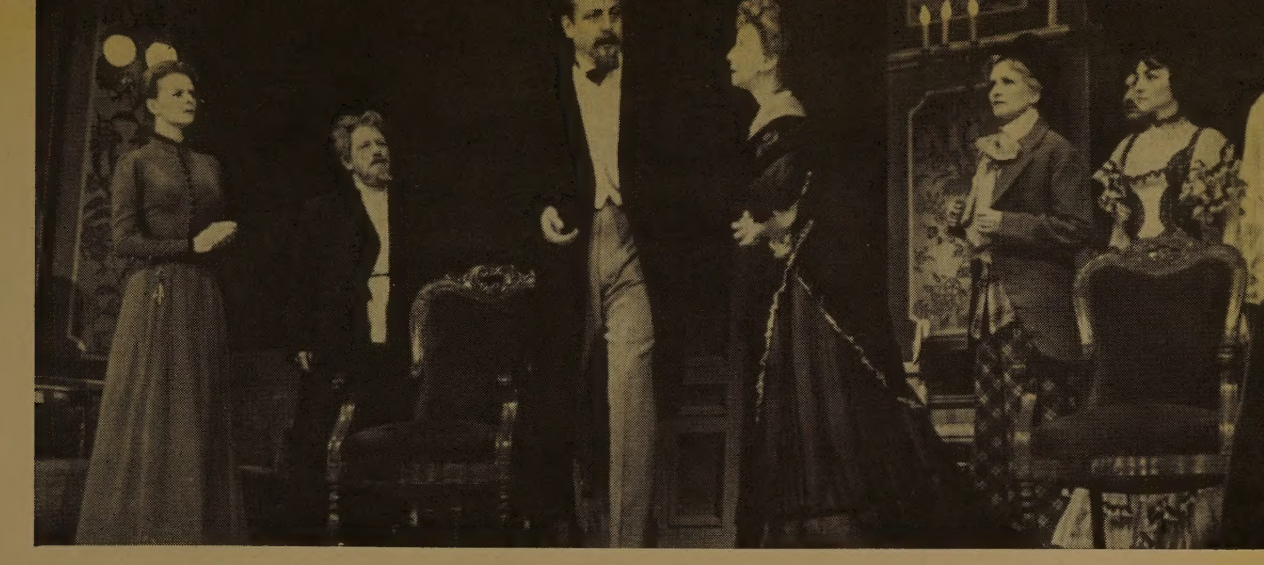
Sommaire





GAIEV (*Pierre Bertin*) : Mesdames, Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que le soleil se couche. (Acte II.)

CHARLOTTE (*Marie-Hélène Dasté*) : Dites-moi la carte qui est au-dessus... (Acte III)



VANIA (*Simone Valère*) : Quelque chose me dit qu'il a réussi à la racheter. (Acte III.)



ANIA (*Alice Goléa*) : Nous planterons une autre cerisaie plus belle que celle-ci, tu verras. (Acte III.)

Reportage photographique Pic

Mme RANIEVSKI (*Madeleine Renaud*) : Quand nous serons partis il ne restera plus une âme dans cette maison. (Acte IV.)



LA CERISAIE

Odéon-Théâtre de France
(Direction Renaud-Barrault)

Comédie en 4 actes
d'Anton P. Tchekov

Texte français
de Georges Neveux

Mise en scène de
Jean-Louis Barrault

Décors de
George Wakhevitch

Distribution

Lopakine	**Jean Desailly**
Douniacha	**Judith Magre**
Epikodov	**Jean Paredes**
Firss	**André Brunot**
Ania	**Françoise Golea**
Mme Ranievski	**Madeleine Renaud**
Gaiev	**Pierre Bertin**
Varia	**Simone Valère**
Pistchik	**Georges Cusin**
Charlotte	**Marie-Hélène Dasté**
Iacha	**Jean-Pierre Granval**
Trofimov	**J.-L. Barrault**
Le passant	**Régis Outin**
Le chef de gare	**Guy Jacquet**
L'employé des postes	**Marc Halford**
Domestiques, cochers	**Antoine Fontaine** **Marc Halford** **Luis Masson** **Guy Jacquet** **Dominique Santarelli**
Invités	**Jeanne Martel** **Céline Salles** **Antoine Fontaine** **Luis Masson** **Dominique Santarelli**

Créée par la Cie Renaud-Barrault au cours d'une tournée en Amérique du Sud, *La Cerisaie* a été représentée pour la première fois à Paris le 7 octobre 1954 au Théâtre Marigny, par la même Compagnie et reprise à l'Odéon-Théâtre de France le 10 mars 1960.

...OFIMOV (*Jean-Louis Barrault*) : « Ce ...heur n'est peut-être pas si loin... loin... » (Théâtre Marigny, 1954.)

Claude Roy

LETTRE A ANTON TCHÉKOV
pour lui présenter Georges Neveux

Cher Anton Pavlovitch,

(J'ai un peu balancé pour savoir si je ne commencerais pas cette lettre (serait-ce convenable ?) par les mots « Cher Maître ». Mais je viens de relire les pages que Maxime Gorki vous consacre, et quelques-uns de vos livres. A travers les anecdotes de Gorki et vos propres histoires, j'ai senti en vous une telle simplicité, tant de naturel dans la bonté, et de vérité dans le dédain des simagrées, que j'ai rougi de mes craintes. Vous aimiez les belles manières du cœur, non qu'on fasse « des manières ».)

Je suis toujours anxieux lorsque quelqu'un que j'admire et que j'aime se rend dans une ville qu'il ignore et que je connais. Qui va l'accueillir là-bas ? Qui sera son guide, son interprète, son introducteur, et son Ensemblier ? Une ville délicieuse peut nous être gâchée par un importun, ou défigurée par un sot. J'ai le même sentiment d'inquiétude quand j'apprends qu'un grand auteur va être *adapté* par Untel ou Untel. *Adapté* est un mot déjà pas rassurant. « De grâce, étendez-vous ici que je vous adapte un peu », disait Proust aux invités qu'il couchait sur son lit. Le mot *adapter* me fait peur. Il m'évoque ces gens « raisonnables » qu'on entend sermonner les chimériques ; les « réalistes » quand ils morigènent les rebelles : « Mais enfin, mon cher, il faut savoir s'adapter. » Non : il y a beaucoup de cas où il ne faut *pas* savoir s'adapter. C'est vrai des hommes en face des circonstances. C'est vrai aussi, parfois, des œuvres en face de ceux qui se veulent leurs *adaptateurs.* Et puisqu'il faut, quand on parle une autre langue, et vient de loin, quelqu'un pour faciliter les premiers pas, quelqu'un qui vous mette à l'aise et au clair, je préfère, et vous aussi sans doute, cher Anton Pavlovitch, les êtres qu'on adopte aussitôt qu'on les connaît, à ceux auxquels on cherche à s'adapter sans jamais y parvenir vraiment.

Aussi suis-je content de savoir que c'est à mon ami Georges Neveux que Jean-Louis Barrault a demandé de vous accueillir, avec les personnages de votre *Cerisaie.* Je suis sûr que vous ferez très bon ménage, pendant ce séjour parmi nous dont nous nous réjouissons, avec Georges Neveux. Il vous respecte et il vous aime. Permettez-moi de vous parler un peu de lui comme d'un ami à un ami, assuré que vous ne tarderez pas à faire amitié dès que vous aurez fait connaissance.

Vous n'aimiez guère les critiques, cher Anton Pavlevitch : « *Les critiques ressemblent aux taons qui tourmentent les chevaux de labour,* disiez-vous. *Que signifie le bourdonnement du taon ? C'est à peine s'il le comprend lui-même. Il a un caractère inquiet, il veut se faire remarquer : moi aussi j'existe sur cette terre.* » Quand en 1930, le jeune Georges Neveux a donné au Théâtre de l'Avenue sa première pièce, *Juliette ou la Clef des Songes,* les critiques d'alors ont tenu à prouver qu'ils existaient sur cette terre, et prétendu que Georges Neveux n'existait pas. Ils en disaient tant de mal, et un tel mal, que l'écolier de province que j'étais rêvait d'être Parisien, pour aller voir cette *Juliette*-là, et que nous nous précipitâmes sur les cahiers de *Bravo* pour en lire le texte dès qu'il fut imprimé. Il y a certaines injures — une certaine non-qualité des insultes, qui ne trompent pas. J'ai gardé une coupure de l'époque. « *Si cette pièce avait été écrite en alexandrins tantôt lyriques, tantôt truculents,* disait le chroniqueur, *et accompagnée d'une musique pimpante, elle eût été un spectacle fort agréable et parfaitement accessible au public* (sic). » On échangeait des gifles dans la salle où se jouait *Juliette.* Dire qu'il y avait cette bataille d'*Hernani*-là, et que nous n'y étions pas ! A l'époque, quand j'ai lu *Juliette,* je brûlais d'envie d'aller souffleter ceux qui détestaient cette merveille. Je n'ai pas honte de ces colères d'enfance. On peut relire *Juliette.* Elle n'est pas écrite en « alexandrins lyriques ou truculents », ni accompagnée d'une « musique pimpante » : mais la prose y est bonne conductrice de la poésie, et chaque réplique porte en elle sa légère et grave musique.

Juliette fit beaucoup de bruit, pas un sou, et Georges Neveux garda désormais le silence. C'est un homme modeste. Il préfère en général se donner tort, plutôt qu'aux autres. De bons esprits avaient aimé *Juliette,* mais de grosses voix l'avait condamnée. L'élève Georges Neveux jugea que les grosses voix devaient avoir leurs raisons de faire la grosse voix. Je crois bien qu'il faillit y perdre la sienne. Il eut en tout cas le souffle un peu coupé. Il faut dire, à sa décharge, que les directeurs de théâtre ne manifestèrent pas un empressement furieux à demander de nouvelles pièces à l'auteur d'un four, même aussi chaleureux que celui de *Juliette.* Quand j'ai connu Georges Neveux, en 1941, il y avait quinze ans bientôt qu'il n'avait plus envie d'écrire pour le théâtre. Il est bien heureux que cette envie lui soit enfin revenue. Nous aurions perdu quatre pièces, et notamment ce chef-d'œuvre : *Plainte contre inconnu.*

(Extrait des Cahiers Madeleine Renaud-J.-L. Barrault, *N° 6, Julliard, édit.)*

RENAUD MADELEINE

née à Paris.

Elle a quatre ans quand son père meurt.

— *D'avoir été élevée par des femmes,* déclare-t-elle, *par ma mère, par ma grand-mère, a sans doute eu beaucoup d'importance... J'avais souffert de sentir ma mère malheureuse de la dépendance matérielle où elle était vis-à-vis de ma grand-mère. Très tôt, je me suis juré d'avoir un métier.*

Madeleine Renaud n'est jamais encore allée au théâtre et a écrit des contes que *Le Courrier de l'Oise* a publiés quand — l'été 1919, à Royan — elle dit un poème d'Edmond Rostand, *La Brouette,* au cours d'une fête de bienfaisance. Le hasard veut que dans l'assistance se trouve Maurice de Féraudy. Il vient encourager la jeune fille à faire du théâtre, à condition qu'elle le fasse sérieusement : en se présentant d'abord au Conservatoire.

Elle prépare Agnès de *L'Ecole des Femmes* avec une ancienne sociétaire de la Comédie-Française, Renée du Minil, et, en octobre, est reçue première à l'unanimité (la deuxième s'appelle Marie Bell). Elle reste trois ans au Conservatoire dans la classe de Raphaël Duflos, tout en prenant des leçons avec Georges Le Roy (il lui fait travailler Esther pour élargir sa voix et développer son souffle).

A la fin de la première année, *Agnès,* encore, lui vaut un premier accessit.

Tandis qu'elle commence à figurer à la Comédie-Française, Cécile d'*Il ne faut jurer de rien* lui fait remporter, en deuxième année, un second prix triomphal (il n'y a pas de premier prix). « *La petite Renaud va être engagée au Français* », entend-on. Non ! elle n'y sera pas, mystérieusement, comme Charles Boyer, pourtant brillant lauréat.

C'est pendant sa troisième année de Conservatoire qu'a lieu la rencontre avec Charles Granval. Il est son premier maître à penser, l'amène à approfondir sa connaissance du théâtre, dans son histoire et ses disciplines.

— *Souvent,* raconte-t-elle, *il me disait : « Va voir une telle... pour ne pas faire comme elle ! »*
Enfin, Agnès — toujours — décide d'un premier prix, ex æquo avec Marie Bell.

Toutes deux sont engagées à la Comédie-Française (1922).

— *Si j'ai paru ensuite la première sur l'affiche, c'est que j'ai été ponctuelle au rendez-vous de l'administrateur, Emile Fabre, alors que Marie Bell est arrivée en retard ; j'ai signé la première mon contrat de pensionnaire !*

Ses débuts officiels, sur la scène de la rue de Richelieu, ont lieu dans Cécile d'*Il ne faut jurer de rien,* de Musset ; elle a pour partenaire Pierre Fresnay.

En 1923, elle épouse Charles Granval et a un fils, Jean-Pierre.

La vie, pour être dure (sociétaires et pensionnaires étaient mal payés), n'en est pas moins pleine de joies.

— *Tout s'accordait, mon emploi, mon physique, ma taille, pour me faire distribuer les ingénues et jeunes filles du répertoire, et j'ai eu la chance de n'avoir aucune concurrence. J'ai joué toutes les Henriette, Angélique, Marianne, de Molière.*

En 1929, elle est nommée sociétaire.

— *Deux grands événements ont marqué, par la suite, ma carrière : mon premier film,* Jean de la Lune, *en 1932, et en 1936, la nomination d'Edouard Bourdet à l'administration de la Comédie-Française.*

Le succès de Jean de la Lune *est à l'origine d'une longue suite de films :* La Maternelle, Maria Chapdelaine *et, sous la direction de Jean Grémillon,* Remorques, Lumière d'été, Le Ciel est à vous ; *puis* Le Plaisir *avec Max Ophüls, enfin* Dialogues des Carmélites... *C'est aussi en tournant un film,* Hélène, *avec Jean Benoît-Lévy, que j'ai connu Jean-Louis Barrault...*

Edouard Bourdet, lui, a su déceler dans ce que je faisais, des qualités de femme qui me destinaient désormais à d'autres rôles... Il eut l'idée de me distribuer les jeunes coquettes, Jacqueline du Chandelier, *par exemple, que Gaston Baty mettait en scène. Je dois d'ailleurs beaucoup à Baty ; il m'a aidé à prendre ce tournant si important. Il donnait l'impression de vous comprendre à fond, et ses indications trahissaient une sensibilité parfaite.*

Madeleine Renaud joue encore Angélique de *Georges Dandin* et Suzanne du *Mariage de Figaro* sous la direction de Charles Dullin, et crée *Le Cantique des Cantiques* de Giraudoux sous celle de Louis Jouvet.

— *J'ai refusé seulement Célimène. C'est un rôle que je n'aimais pas. Je l'ai joué depuis sans jamais m'y sentir à l'aise.*

J.-L. Vaudoyer étant devenu administrateur en 1941, Madeleine Renaud entre au Comité d'administration. Elle sera bientôt une des plus jeunes doyennes de la Maison de Molière.

Elle crée successivement *La Reine Morte* de Henry de Montherlant (1942), *Le Soulier de satin* de Paul Claudel (1943), *Les Fiancés du Havre* d'Armand Salacrou (1944) et *Les Mal Aimés* de François Mauriac (1945) ; elle aborde le rôle d'Araminte des *Fausses Confidences.*

— *C'est dans* Les Mal Aimés *que j'ai paru pour la dernière fois sur la scène de la Comédie-Française. Ce départ du Théâtre-Français, lors de la réforme de 1946, a été pour moi un arrachement infiniment douloureux. Sans Jean-Louis, je n'en aurais peut-être pas eu le courage !*

En octobre 1946, la compagnie qu'elle a fondée avec Jean-Louis Barrault et qui porte leurs noms, s'installe au Théâtre Marigny. Le premier rôle qu'elle tient est Araminte. Puis, elle interprètre notamment *Les Nuits de la Colère* d'Armand Salacrou (1946), *Amphitryon* de Molière (1947), *Occupe-toi d'Amélie* de Feydeau (1948), *Elisabeth d'Angleterre* de Brückner (1949), *La Répétition ou l'Amour puni* de Jean Anouilh (1950), *Christophe Colomb* de Claudel (1953), *Pour Lucrèce* de Jean Giraudoux (1953), *La Cerisaie* de Tchékov traduit par Georges Neveux (1954).

La saison 1957-1958, c'est *Madame Sans-Gêne* de V. Sardou, sur la scène de Sarah-Bernhardt ; la saison 1958-1959, *La Vie Parisienne* de Meilhac, Halévy et Offenbach, au Palais-Royal ; l'automne 1959, au Théâtre de France-Odéon, *La Petite Molière* de Jean Anouilh.



DÉCOR DE GEORGE WAKHEVITCH

acte 1

La chambre que tout le monde continue, par habitude, à appeler la chambre des enfants. Une des portes donne dans la chambre d'Ania. C'est à peine l'aube. Fenêtres fermées. A travers les vitres, on entrevoit des cerisiers déjà en fleurs, et le jardin légèrement givré.

Douniacha entre. Elle tient une bougie allumée. Lopakine la suit.

LOPAKINE. Enfin le train est arrivé. Quelle heure est-il ?

DOUNIACHA. Presque deux heures. Il fait déjà clair. (*Elle souffle la bougie.*)

LOPAKINE. Combien a-t-il de retard, ce train ? Deux bonnes heures, au moins. (*Il bâille, il s'étire.*) Idiot ! Triple idiot ! C'est de moi que je parle... Je me faisais une joie d'aller à la gare les surprendre, je viens même ici en avance pour être sûr de ne pas les manquer, et voilà que je m'assoupis dans un fauteuil ! Tu aurais dû me réveiller !

DOUNIACHA. Je vous croyais parti. (*Elle écoute.*) Ecoutez ! Ils sont là !

LOPAKINE, *écoutant, lui aussi.* Mais non. Le temps de faire descendre les bagages. Et il doit y en avoir, des bagages ! Cinq ans à l'étranger. (*Un temps.*) Pourvu qu'elle soit restée la même ! Une femme si gaie, si facile à vivre, si adorable ! Je me rappelle le jour où mon père m'a flanqué son poing en pleine figure... C'était l'époque où il tenait boutique dans le village... On était venu ici, je ne sais plus pour quoi... J'étais encore un sale galopin de quinze ans, et mon pauvre père avait bu un coup de trop... Oui, ça se passait là, dans la cour, devant tout le monde, et j'avais le nez qui saignait... qui saignait... Et elle, je la vois qui s'approche de moi, toute petite encore, haute comme trois pommes... Elle me prend par la main, elle me mène ici, dans la chambre des enfants, et elle me lave le nez au lavabo en me répétant : « Pleure pas, mon petit moujik ! Ça ne t'empêchera pas de te marier, va ! » (*Un temps.*) Son petit moujik ! C'est vrai que mon père était un moujik... Ah ! S'il pouvait me voir aujourd'hui avec mes souliers jaunes et mon gilet blanc ! Il me traiterait de cochon endimanché, et il aurait raison. Il n'y a rien à faire : grattez le nouveau riche, vous trouvez le moujik. (*Il considère le livre qu'il tient à la main.*) Par exemple, je prends un livre, je cherche à comprendre, qu'est-ce qui m'arrive ? Je m'endors.

DOUNIACHA. Les chiens se sont agités toute la nuit. Ils sentent que leur maîtresse approche.

LOPAKINE. Douniacha... qu'est-ce que tu as ?

DOUNIACHA. Mes mains tremblent. Je crois que je vais m'évanouir.

LOPAKINE. Tu es trop douillette. D'ailleurs, tu t'habilles au-dessus de ta condition, tu te coiffes comme une demoiselle. Ce n'est pas bien. Chacun doit savoir rester à sa place.
(*Entre Epikodov. Il est en veston et en bottes, des bottes qui reluisent et qui grincent. Il tient un bouquet; mais à la vue de Douniacha, le bouquet lui échappe des mains.*)

EPIKODOV, *ramassant les fleurs.* Le jardinier vous fait dire qu'il a cueilli ces fleurs pour la chambre de Madame. (*Il tend le bouquet à Douniacha, qui l'emporte.*)

LOPAKINE, *à Douniacha.* En revenant, tu m'apporteras du kvass.

DOUNIACHA. Tout de suite, monsieur. (*Elle sort.*)

EPIKODOV. Il gèle. Trois degrés au-dessous de zéro. Et tous les cerisiers en fleurs. Décidément, je me refuse à approuver le climat de notre pays. Oui, je m'y refuse. C'est un climat qui n'est jamais logique avec lui-même. Tenez, c'est comme ces bottes. Je les ai achetées avant-hier. Eh bien, j'ose l'affirmer, elles grincent. Elles grincent même au-delà de tout ce que la patience humaine peut supporter. On dirait qu'elles le font exprès. A votre avis, faut-il les graisser, ou faut-il attendre ? C'est un problème.

LOPAKINE. Fiche-moi la paix, tu me fais bâiller.

EPIKODOV. Un malheur par jour, voilà mon lot sur la terre. Notez que je ne me plains pas. J'ai pris l'habitude. Je souris. (*Douniacha apporte le kvass et sert Lopakine.*) Oui, il vaut mieux que je m'en aille... (*Il se cogne à une chaise. La chaise tombe.*) Tenez... (*Triomphant.*) Qu'est-ce que je vous disais ! Quelle coïncidence, pardonnez-moi l'expression ! Quel concours de circonstances ! C'est prodigieux ! Tout simplement prodigieux ! (*Il sort.*)

DOUNIACHA. Pour tout vous dire, il vient de me faire sa demande.

LOPAKINE. Ah ?

DOUNIACHA. Oui. En mariage. Et je ne sais pas comment je vais m'en tirer. C'est pourtant un homme sérieux, posé. Mais voilà... il suffit qu'il vous adresse la parole, pour que tout s'embrouille dans votre tête. Vous écoutez, vous sentez que c'est beau, que c'est vrai, mais vous ne comprenez rien. Au fond, il me plairait plutôt... il m'aime à la folie ! Mais il attire vraiment trop les catastrophes. Vous savez comment on l'a surnommé ? Trente-six malheurs.

LOPAKINE, *écoutant.* Ils sont là.

DOUNIACHA. Ils sont là. Ah ! mon Dieu, j'ai des frissons.

LOPAKINE. Oui, elle est là. Peut-être qu'elle ne me reconnaîtra même plus... Cinq ans !

DOUNIACHA. Je savais bien que je m'évanouirais !

(*On entend une première, puis une seconde voiture s'arrêter devant la maison. Lopakine et Douniacha sortent précipitamment. La scène reste vide. Les bruits de voix se rapprochent. Le vieux Firss traverse la scène. Il porte une livrée très ancienne, un chapeau haut de forme. Il avance en s'appuyant sur un bâton. Il marmonne on ne sait quoi.*)

VOIX D'ANIA. Passons plutôt par ici, voyons !

(*Mme Ranievski entre, suivie d'Anna et de Charlotte, toutes trois en costumes de voyage, et Charlotte tenant en laisse un petit chien. Puis Varia, en manteau, la tête dans un fichu, Gaiev, Pistchik, Lopakine. Puis Douniacha, portant un énorme baluchon et un parapluie. Et enfin des domestiques, chargés de bagages, traversent la scène.*)

ANIA. Maman, tu te rappelles cette chambre-ci ?

MADAME RANIEVSKI, *toute joyeuse.* La chambre des enfants !

VARIA. Quel froid ! J'ai les mains gelées. (*A Madame Ranievski.*) Petite maman, venez voir vos deux chambres, la blanche et la violette. Nous n'avons touché à rien.

MADAME RANIEVSKI. Une minute !... La chambre des enfants ! Ma chambre d'autrefois ! Comme je l'aime, comme je m'y sens bien ! Quand j'étais petite... (*Elle désigne un coin de la chambre.*) je couchais là... J'ai l'impression que c'était hier, rien n'a changé. (*Elle embrasse son frère, puis Varia, puis encore son frère.*) Varia, elle non plus, n'a pas changé. Elle a toujours son petit air de religieuse. Et je reconnais aussi... Douniacha ! (*Elle l'embrasse.*)

GAIEV. Deux heures de retard. Le monde se noie dans le désordre !

CHARLOTTE, *à Pistchik.* Ce n'est pas encore un chien savant, mais ça viendra. Je lui ai déjà appris à casser les noisettes.

PISTCHIK. Voyez-vous ça !

(*Tout le monde sort, à l'exception d'Ania et de Douniacha.*)

DOUNIACHA, *aidant Ania à ôter son manteau.* On vous attendait... on languissait après vous...

ANIA. Quatre nuits que je ne dors pas. Je me sens toute glacée.

DOUNIACHA. Vous êtes partie avec la neige, vous revenez avec le printemps. Ania, ma toute belle ! (*Elle rit et l'embrasse.*) Moi aussi je languissais après vous, mon petit cœur... parce qu'il faut que je vous annonce une nouvelle...

ANIA. Encore des histoires d'amoureux !

DOUNIACHA. Non. Une demande en mariage.

ANIA. Qui ?

DOUNIACHA. Le comptable. Oui, le lendemain de Pâques.

ANIA, *souriant.* Trente-six malheurs !

DOUNIACHA. Justement, ça me fait réfléchir.

ANIA, *arrangeant ses cheveux.* J'ai encore perdu toutes mes épingles. (*Elle n'en peut plus, elle tient à peine sur ses jambes.*)

DOUNIACHA. Si vous saviez comme il m'aime ! Il m'aime à la folie !

ANIA, *qui n'écoute pas.* Ma chambre ! Mes fenêtres ! C'est comme si je n'étais jamais partie ! Je suis chez moi ! Demain matin, je me réveillerai ici, je pourrai courir dans le jardin... Oh ! si seulement cette nuit j'arrivais à dormir... Je n'ai pas dormi, de tout le voyage... L'inquiétude !...

DOUNIACHA, *mystérieuse.* Il y a quelqu'un qui est arrivé ici avant-hier.

ANIA. Qui ?

DOUNIACHA. M. Trofimov !

ANIA, *joyeuse.* Pierre !

DOUNIACHA. Et vous savez où il s'est installé ? Dans le lavoir ! Il a tellement peur de gêner tout le monde. En ce moment, il dort, et Mlle Varia a défendu de le réveiller... (*Baissant un peu la voix :*) mais on pourrait peut-être lui dire quand même que vous êtes là...

(*Entre Varia, un trousseau de clefs à la ceinture.*)

VARIA. Douniacha, vite, du café. Petite maman veut boire du café.

DOUNIACHA. Tout de suite, mademoiselle. (*Elle sort.*)

VARIA. Enfin, vous êtes tous là ! Dieu merci, te voilà revenue à la maison... (*La caressant.*) Elle est revenue, ma petite chérie ! Ma toute belle !

ANIA. Tu sais, là-bas, il m'a fallu en voir, je te jure !

VARIA. Je veux bien le croire.

ANIA. Et d'abord quel voyage ! Tout le temps de la neige. Et cette Charlotte qui parlait, parlait, parlait... Et qui faisait des tours de cartes à tout le monde dans le wagon... Et pas moyen de la faire taire ! Pourquoi m'as-tu empêtrée de cette Charlotte ?

VARIA. A ton âge, on ne voyage pas toute seule.

ANIA. Nous arrivons à Paris. Je trouve maman installée à un cinquième étage. L'appartement est plein de gens qui ont l'air d'être là comme chez eux... Des Français, des dames, un prêtre... Ça sent le tabac dans toutes les chambres... Aucun confort, naturellement. Et tout d'un coup, j'ai eu pitié de maman, tellement pitié... Je lui ai pris la tête dans mes bras, comme ça, et je ne pouvais plus la lâcher. Alors elle m'a caressée sans dire un mot, en pleurant...

VARIA, *au bord des larmes.* — Tais-toi... tais-toi...

ANIA. Elle avait déjà vendu sa villa de Menton. Il

ne lui restait rien, pas un sou. Et moi, tu le sais bien, j'avais à peine de quoi payer nos billets de retour. Bien sûr, maman ne se rend pas compte de la situation. Pendant tout le voyage nous mangeons dans les grands buffets de gare, et à la carte. Elle choisit comme toujours ce qu'il y a de plus cher et laisse d'énormes pourboires. Charlotte, la même chose. Iacha, tu sais, ce valet que maman avait emmené là-bas, eh bien, lui, de son côté, il se faisait servir des repas encore plus somptueux que les nôtres. Oh ! C'était affreux !

VARIA. Oui, j'ai entrevu ce garçon tout à l'heure. Il m'a l'air d'un fameux coquin.

ANIA. Et ici, où en sommes-nous ? Les intérêts sont payés ?

VARIA. Payés avec quoi ?

ANIA. Mon Dieu, mon Dieu...

VARIA. Oui, la Cerisaie sera mise en vente au mois d'août.

(Lopakine entrouvre la porte, passe la tête, pousse un meuglement pour rire, et disparaît. Varia, furieuse.) Oh ! celui-là, si je pouvais ! *(Elle lève le poing comme pour le battre.)*

ANIA, *prenant Varia dans ses bras et à mi-voix.* Varia, dis-moi la vérité. Il t'a demandée en mariage ? *(Varia fait « non »)* Pourtant il t'aime. Expliquez-vous, tous les deux, ce serait tellement plus simple ! Qu'est-ce que vous attendez ?

VARIA. Rien. J'ai comme une idée que ce ne se fera jamais. Il est tellement occupé par ses affaires, qu'il ne pense certainement plus à moi. J'évite même de le rencontrer, ça me fait trop mal. Tout le monde me parle de notre mariage, tout le monde me félicite, et je suis seule à savoir qu'il n'y a rien. Encore des chimères ! *(Sur un autre ton.)* Tiens ! Tu as une nouvelle broche ? Une abeille !

ANIA, *d'une voix triste.* C'est maman qui a voulu me l'acheter avant de partir. *(Elle disparaît dans sa chambre. Et soudain on l'entend qui crie, d'une voix joyeuse, presque enfantine :)* Tu sais, à Paris, j'ai monté en ballon.

VARIA. Tu ris ! Je t'ai entendue rire ! Ma chérie, enfin je te retrouve ! Enfin, tu es revenue ! *(Douniacha revient. Elle apporte une cafetière qu'elle met à bouillir. Varia va jusqu'au seuil de la porte et parle à Ania que nous ne voyons pas.)* Du matin au soir, je vais, je viens dans la maison... mais je n'ai qu'une idée en tête : te voir mariée, et à un homme riche. Alors je me sentirai apaisée. J'entrerai au couvent. Et plus tard, je ferai les grands pèlerinages. Je visiterai les monastères, Kiev, Moscou, les lieux saints... Je marcherai, je marcherai sans jamais m'arrêter... Splendeurs divines !

ANIA. Ecoute. Dans le jardin, les oiseaux chantent. Quelle heure peut-il être ?

VARIA. Trois heures, au moins. Allons, il faut dormir. *(Elle entre dans la chambre d'Ania.)* Splendeurs divines !

(Entre Iacha, portant un plaid et une valise.)

IACHA *très supérieur.* On peut entrer, oui ?

DOUNIACHA. Iacha ! Mais on ne vous reconnaît plus ! Ce que ça peut changer un homme tout de même, d'être allé à l'étranger !

IACHA. Oui, oui... Rappelez-moi donc votre nom.

DOUNIACHA. Douniacha, la fille de Fédor. Vous ne vous rappelez pas ?

IACHA. Mon chou !

(Il regarde autour de lui, et soudain la prend par la taille. Elle pousse un cri, et laisse tomber une soucoupe, Iacha la lâche et sort. Varia paraît sur le seuil, l'air fâché.)

VARIA. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DOUNIACHA. Une soucoupe cassée.

VARIA. Inutile de pleurer. Casse blanche porte chance. *(A son tour, Ania sort de sa chambre.)*

ANIA. Maman ne sait pas encore que Pierre est ici. Il faudrait la prévenir tout de suite.

VARIA. Non. Pas avant demain.

ANIA. Mais Trofinov est l'ancien précepteur de Gricha.

VARIA. Justement. Quand elle le reverra, les mauvais souvenirs reviendront.

ANIA. C'est vrai. Il y a six ans que mon frère Gricha est tombé dans la rivière, juste un mois après la mort de papa. Un beau petit garçon de sept ans ! Alors maman n'a eu qu'une seule idée : partir, partir le plus loin possible, et pour ne plus revenir... *(Elle frissonne.)* Comme je la comprends !

(Entre Firss. Il est maintenant en veston, avec gilet blanc.)

FIRSS, *avec solennité.* Madame prendra son café dans la chambre des enfants. *(Il passe ses gants blancs.)* Alors, ce café, il est prêt ? *(A Douniacha, sévèrement :)* Et le pot de crème, où l'as-tu mis ?

DOUNIACHA. Oh ! pardon. *(Elle sort presque en courant.)*

FIRSS. Quelle niquedouille ! *(Il marmonne, pour lui-même.)* Madame est revenue de Paris... Paris... Le père de Madame y allait aussi à Paris. Mais lui, c'était en voiture... On attelait les chevaux... *(Imitant les cris du cocher :)* Héla ! Héla ! *(Il rit.)* Et en route pour Paris !

VARIA. Firss, pourquoi ris-tu ?

FIRSS, *qui n'a pas très bien entendu.* A vos ordres, mademoiselle.

VARIA. Non. Je te demande pourquoi tu riais.

FIRSS. Parce que ma maîtresse est revenue. J'ai voulu vivre jusqu'à ce matin. Maintenant tout m'est égal. J'ai le droit de mourir.

(Entre Mme Ranievski, suivie de Gaiev et de Pistchik. Pistchik porte une blouse russe en drap fin, des pantalons bouffants et des bottes. Baiev joue des bras et de la tête, comme à une partie de billard.)

MADAME RANIEVSKI. Comment disais-tu, déjà ?... Non, laisse-moi me rappeler... « Hop ! La rouge à droite, et je carambole à gauche. »

GAIEV. Et je carambole à gauche ! Dire que nous avons tous dormi dans cette chambre, les uns après les autres, quand nous étions enfants, et voilà que maintenant j'ai cinquante et un ans. On croit rêver !

LOPAKINE. Oui, le temps passe.

GAIEV. Quoi ?

LOPAKINE. Je dis : le temps passe.

GAIEV, *qui n'a pas écouté.* Ici... *(Il renifle.)* ça sent toujours le patchouli.

ANIA. Je vais me coucher. Bonne nuit, maman *(Elle embrasse sa mère.)*

MADAME RANIEVSKI. Ma chérie ! *(Elle lui embrasse les mains.)* Es-tu contente au moins d'être à la maison ? Moi, j'en suis encore tout étourdie !

ANIA. Bonne nuit, mon oncle.

GAIEV. Bonne nuit, mon enfant. Comme tu peux ressembler à ta mère ! *(A sa sœur.)* Tiens ! Regarde-toi, il y a dix-sept ans !

(Ania prend congé de Lopakine et de Pistchik, puis disparaît dans sa chambre.)

MADAME RANIEVSKI. Elle n'en peut plus.

PISTCHICK. Après tout ce voyage !

VARIA, *à Lopakine et Pistchik.* Messieurs, je vous annonce qu'il est trois heures dix.

MADAME RANIEVSKI. Cette Varia, elle a toujours une pendule dans la tête ! (*Elle l'attire à elle, et l'embrasse.*) Laisse-moi au moins prendre mon café. Je te promets que nous irons nous coucher tout de suite après. (*Firss lui glisse un tabouret sous les pieds.*) Merci, Firss. A Paris, j'ai pris l'habitude du café. J'en bois le jour, j'en bois la nuit, j'en bois tout le temps. Merci, mon bon Firss. (*Elle le baise au front.*)

VARIA. Les bagages, maintenant. Je vais aller voir si le compte y est.

MADAME RANIEVSKI. Alors, c'est bien vrai ? C'est moi qui suis assise là, dans la chambre des enfants ? (*Elle rit.*) Oh ! Je voudrais danser, chanter, sauter comme autrefois... (*Se tournant vers son frère :*) Tu te rappelles ? (*Elle se prend la figure dans les mains.*) Oh ! Mon Dieu ! Pourvu que je ne sois pas en ce moment à Paris, et en train de rêver ! (*Elle se découvre la figure.*) Dieu m'est témoin que j'aime la terre russe ! Que je l'aime tendrement ! Quand je regardais par la portière, j'avais tout le temps envie de pleurer... (*En effet, elle est sur le point de pleurer.*) Allons ! Allons ! Il faut tout de même que je finisse mon café. Merci, Firss, merci, mon ami. Je suis tellement contente que tu sois encore en vie !

FIRSS. Oui, avant-hier.

GAIEV. Il n'entend plus rien.

LOPAKINE. Il faut que je prenne le train de quatre heures. C'est dommage. On aurait eu tant de choses à se dire. Liouba Andreievna, vous savez que vous êtes toujours aussi adorable ?

PISTCHIK. Et même ensorcelante ! Ah ! Les robes de Paris ! La dernière mode ! La vie à grandes guides !

LOPAKINE. Votre frère dit partout que je suis une brute, un goujat, un profiteur. Eh bien, qu'il le dise, ça ne me fait ni chaud, ni froid. D'ailleurs, c'est peut-être vrai ! Seulement, avec vous, c'est différent. Je voudrais toujours sentir que vous avez confiance en moi comme par le passé... Je voudrais que vous puissiez me regarder toujours avec ces yeux-là... ces yeux où il y a tant de souvenirs, où il y a du rire et des larmes, ces yeux qui n'ont pas changé. Bon Dieu, mon père était serf de votre grand-père, mais vous avez tant fait pour moi que j'ai oublié tout le reste, et que je vous aime comme une petite sœur... et même... et même...

MADAME RANIEVSKI. Ne me demandez surtout pas de rester assise : il faut que je bouge. (*Elle saute sur ses jambes et fait quelques pas.*) Je suis presque trop heureuse d'être ici... Pourvu que je ne meure pas de bonheur cette nuit ! Oh ! Vous pouvez vous moquer de moi. D'abord ça m'est égal ! aujourd'hui j'ai tous les droits, je peux dire n'importe quoi. Ma belle petite armoire ! (*Elle l'embrasse.*) Ma belle petite table !

GAIEV. Tu sais, Nounou est morte.

MADAME RANIEVSKI. On me l'a écrit. (*Elle se rassied et boit son café.*) Elle avait depuis longtemps sa place au paradis.

GAIEV. Nicolas lui aussi est mort. Petrouchka nous a quittés. Il est placé en ville maintenant, chez le commissaire. (*Il tire de sa poche une boîte de caramels et en prend un.*)

PISTCHIK. Dachenka — ma fille — vous fait ses compliments.

LOPAKINE. Avant de vous quitter, je voudrais vous dire quelque chose d'agréable, de réconfortant. (*Il regarde sa montre.*) Mais il me reste à peine quelques minutes... Enfin... en deux mots, voici. Vous savez que vos créanciers ont obtenu une ordonnance du Tribunal, et que la Cerisaie sera vendue le 22 août. Eh bien ! Ne vous inquiétez pas. Dormez sur vos deux oreilles. Rien n'est perdu. Vous avez la chance d'avoir une propriété qui n'est pas loin de la ville, et qui est même desservie par la nouvelle ligne de chemin de fer... Ecoutez-moi bien. Vous découpez en parcelles la Cerisaie, et aussi la bande de terrain qui longe la rivière, vous faites construire là-dessus des pavillons, que vous mettez en location, et le tout vous rapporte vingt-cinq mille roubles par an. Vous écoutez, au moins ?

GAIEV, *qui donne des signes d'impatience.* Inutile. C'est absurde... doucement absurde.

MADAME RANIEVSKI. Moi, j'ai écouté, mais je n'ai pas bien compris.

LOPAKINE. Vos locataires iront facilement jusqu'à vingt-cinq roubles l'hectare. Et si vous annoncez tout de suite la mise en lotissement de la Cerisaie, je parie tout ce que vous voudrez qu'on s'arrachera jusqu'au dernier lopin de terre. Tout s'en ira comme des petits pains. Résumons-nous : vous lotissez, vous louez, vous êtes sauvés. Et moi, je suis le premier à vous féliciter. Voilà. Le site est merveilleux, la rivière a du fond. Bien sûr, il faudra débroussailler le terrain, démolir quelques vieux murs... cette maison-ci, par exemple, qui n'en a plus guère pour longtemps... abattre la Cerisaie...

MADAME RANIEVSKI. Abattre la Cerisaie ? Mon pauvre ami, pardonnez-moi, mais vous n'avez aucun sens des réalités. S'il y a dans toute la province quelque chose d'intéressant, et même d'indiscuté, c'est bien notre cerisaie. Elle est unique.

LOPAKINE. Unique par son étendue, voilà tout. Quand aux cerises, parlons-en. Elles ne viennent qu'une année sur deux. Et quand elles viennent, il y en a tellement qu'on ne sait plus quoi en faire. Personne ne les achète.

GAIEV. Ça ne fait rien. Abondance de biens ne nuit pas.

MADAME RANIEVSKI. Mon grand-père avait composé une chanson sur la cueillette des cerises. Si j'avais ma guitare...

GAIEV. Tenez, même dans le Dictionnaire Encyclopédique, il est fait mention de la Cerisaie. C'est une référence, tout de même !

LOPAKINE, *regardant sa montre.* Si nous ne prévoyons rien, si nous ne décidons rien, tout sera vendu le 22 août, la maison, la cerisaie et le reste. Alors, cherchez vous-mêmes. Moi, je ne cherche plus. Parce qu'il n'y a qu'une solution, celle-là, et pas une autre.

FIRSS. Autrefois, il y a quarante ou cinquante ans, on mettait les cerises à sécher, ou bien on les conservait dans le vinaigre, ou bien on en faisait des confitures, ou bien...

GAIEV. Firss, tais-toi.

FIRSS. ... Ou bien on les expédiait à Karkoff, à Moscou, partout... des charrettes entières, les unes derrière les autres... Et ça en faisait de l'argent ! Mais il faut dire qu'en ce temps-là, les cerises sèches étaient douces, fondantes, bien sucrées... On avait une recette pour faire sécher les cerises...

MADAME RANIEVSKI. Il n'y a qu'à la retrouver. Où est-elle, cette recette ?

FIRSS. On l'a perdue. Et personne ne se rappelle.

(*Un silence, puis :*)

PISTCHICK. Et à Paris, quoi de nouveau ? Vous avez mangé des grenouilles au moins ?

MADAME RANIEVSKI. Oui. Et même du crocodile.

PITSCHICK. Voyez-vous ça !... Paris ! tout de même...

LOPAKINE. Autrefois on ne trouvait dans les campagnes que deux sortes de gens : les propriétaires et les paysans. Mais on y rencontre maintenant un animal nouveau, et bizarre : le citadin en vacances. C'est

pour lui qu'on construit partout. On peut même prévoir que dans vingt ans le citadin en vacances se sera comme multiplié à l'infini. Pour le moment, il se contente de boire timidement son thé sous la véranda. Mais un de ces jours, à force de regarder son petit terrain, il lui viendra des idées de grande exploitation agricole. Alors votre Cerisaie deviendra le coin le plus riche, le plus luxueux de toute la province.

GAIEV, *indigné*. Absurde ! Absurde ! Absurde !

(*Entrent Varia et Iacha.*)

VARIA. Petite maman, il est arrivé hier deux télégrammes pour vous. (*Elle prend une clef à son trousseau et ouvre l'armoire. La serrure est à musique.*)

MADAME RANIEVSKI, *prenant les télégrammes*. Ça vient de Paris, naturellement. (*Et, sans les ouvrir, elle déchire les télégrammes.*) Adieu, Paris. Fini, Paris.

GAIEV, *à sa sœur*. Liouba, je parie que tu ne sais pas quel âge a cette armoire. Eh bien, moi, je sais. La semaine dernière, j'ouvre le tiroir du bas, je regarde, et je vois une date marquée au fer rouge. L'armoire a été faite il y a cent ans. Hein, crois-tu ! Si on voulait, on pourrait célébrer son centenaire. Vous me direz que c'est ridicule, qu'on n'a jamais souhaité sa fête à une armoire... Bien sûr. Mais cette armoire est un peu plus qu'une armoire ordinaire... c'est presque une bibliothèque.

PISTCHIK. Voyez-vous ça ! Cent ans ! Ah ! On peut en voir des choses, en cent ans !

GAIEV. Oui, ça commence à compter. (*Il touche l'armoire avec fierté.*) Chère armoire, chère et très honorée armoire, nous te présentons nos meilleurs vœux et nos respects. Nous saluons ta longue existence tout entière consacrée à un idéal de justice et de dignité humaine. Voilà un siècle que, silencieusement, de père en fils, tu nous enseignes les vertus du travail, et que tu te dresses au milieu de cette maison comme une des colonnes de l'avenir, un avenir meilleur fait de luimière et de conscience sociale.

(*Un silence.*)

LOPAKINE, *découragé, à mi-voix*. Evidemment.

MADAME RANIEVSKI, *à son frère*. Toi, Lionia, tu es toujours le même.

GAIEV, *pour cacher sa gêne soudaine*. Boule rouge à gauche, et je carambole à droite.

LOPAKINE. Cette fois, il faut que je m'en aille.

IACHA, *présentant une boîte à Mme Ranievski*. Vos pilules.

PISTCHIK. Mais non, mais non, chère amie, croyez-moi, les médicaments, c'est du vent. Rien de plus. (*Il prend la boîte, verse le contenu dans sa main, souffle dessus, et avale le tout d'un seul coup, en s'aidant d'un verre de kvass.*) La preuve !

MADAME RANIEVSKI. Mais vous êtes fou !

PISTCHIK. J'ai tout avalé.

LOPAKINE. Quel gouffre !

(*Tout le monde se met à rire.*)

FIRSS. Monsieur est venu nous voir à Pâques et il a mangé tout un demi-seau de concombres... (*Il continue à marmonner vaguement.*)

MADAME RANIEVSKI. Qu'est-ce qu'il dit ?

VARIA. Voilà trois ans qu'il marmonne comme ça, jour et nuit. On ne l'écoute même plus.

IACHA, *considérant Firss avec mépris*. Oui, c'est plutôt vieux.

(*Charlotte entre et traverse la scène. C'est une fille maigre et sanglée dans une robe blanche. Elle a un face à main passé dans la ceinture.*)

LOPAKINE. Excusez-moi, Charlotte Ivanovna, nous ne nous sommes pas encore vus. (*Il veut lui embrasser la main.*)

CHARLOTTE, *retirant sa main*. Non. Si on vous donne la main, vous prenez le bras, et puis c'est l'épaule, et puis c'est...

LOPAKINE. Bon. Je n'ai pas de chance aujourd'hui. (*On rit.*) Montrez-nous au moins un petit tour de cartes !

MADAME RANIEVSKI. Oh oui, Charlotte, amusez-nous un peu. Les cartes sont dans ma valise.

CHARLOTTE. Non. Pas envie. J'ai sommeil.

LOPAKINE. Il faut tout de même que je m'en aille. (*Il baise la main de Mme Ranievski.*) A dans trois semaines. (*A Gaiev.*) Au revoir. (*Il embrasse Pistchik.*) Au revoir. (*Il tend la main à Varia, à Firss, à Iacha.*) Pourtant je n'ai aucune envie de m'en aller... (*A Mme Ranievski.*) Si vous vous décidez pour les pavillons, prévenez-moi. Je vous trouve cinquante mille roubles dans la journée. Pensez-y.

VARIA, *furieuse*. Non, mais regardez-le ! Il ne s'en ira pas !

LOPAKINE. Mais si, mais si, je m'en vais. (*Il sort.*)

GAIEV. Quelle brute ! Quel goujat ! (*Coup d'œil taquin à Varia.*) Oh ! pardon... J'oublie toujours qu'il va épouser Varia.

VARIA. C'est une plaisanterie qui ne me fait même plus rire.

MADAME RANIEVSKI. Et, après tout, pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? C'est un mariage qui nous ferait plaisir à tous : un si brave homme !

PITSCHIK. Oui, et qui mériterait qu'une femme s'occupe un peu de son intérieur... Dachenka, ma fille, me le répète tous les jours. (*Il se met à ronfler, mais sursaute et se réveille aussitôt.*) Ah ! J'oubliais... Mon Dieu, où ai-je la tête ! Chère madame, réjouissez-vous, vous allez pouvoir me rendre un grand service. Oui, j'ai à payer les intérêts de mon hypothèque et ça ne vous coûtera que deux cent quarante roubles.

VARIA. *avec effroi*. Non ! On ne les a pas ! On ne les a pas !

MADAME RANIEVSKI. Même plus deux cent quarante roubles, c'est ridicule.

PISTCHIK. Vous les trouverez, je suis tranquille. (*Il rit.*) Je suis toujours tranquille, moi. Tenez, il y a quelques années, un soir, je fais mes comptes, et je m'aperçois que je suis ruiné. Un autre en aurait attrapé une maladie d'estomac. Moi, non. Et voilà qu'un beau matin on se met à construire un chemin de fer sur ma propriété. On me supplie d'accepter de l'argent. Je prends. Et depuis ce jour-là, je ne me fais plus jamais de mauvais sang. Tout arrive. Demain je peux gagner le gros lot. Douchenka a pris un billet.

MADAME RANIEVSKI. Vous avez tous bu votre café ? On pourrait peut-être aller dormir.

FIRSS, *brossant Gaiev et le grondant*. Vous avez encore mis le pantalon qu'il ne fallait pas. Ah ! On ne fera jamais rien de vous.

VARIA. Chut ! Ania qui dort ! (*Ouvrant doucement une fenêtre.*) Le soleil est déjà levé. Il ne fait plus froid. Marraine, venez vite. Les arbres sont si beaux ! L'air est si pur ! Vous entendez ? Un étourneau.

GAIEV, *ouvrant l'autre fenêtre*. Toute la cerisaie est en fleurs. Liouba, tu te rappelles cette longue allée toute droite... droite comme une courroie bien tendue... La nuit, elle brille, quand il y a de la lune... Tu te rappelles ?

MADAME RANIEVSKI, *qui est allée à la fenêtre*. Quand j'étais enfant, le matin, avant d'ouvrir les yeux, je sentais déjà la cerisaie autour de moi. Je reconnaissais chaque oiseau à son vol. Et quand je courais à la fenêtre, voilà ce que je voyais. Tout est

pareil. Tout est blanc. L'hiver est fini et te revoici toute jeune, tout heureuse ! Les anges du ciel sont toujours là. C'est moi qui seule qui suis partie. (*Un temps.*) Quel silence ! Ah ! Si je pouvais me délivrer de ce poids que j'ai sur la poitrine... Si seulement je pouvais oublier ces dernières années... retrouver la petite fille que j'étais au milieu de tous ces arbres blancs... toujours blancs... respirer comme autrefois... O mon enfance...

GAIEV. Et dire que la Cerisaie va être vendue aux enchères... pour dettes... On croit rêver...

MADAME RANIEVSKI. Regardez ! Maman qui est revenue... et qui traverse le sentier... Elle a mis sa robe blanche. (*Riant. de joie.*) Mais oui, c'est elle !

GAIEV. Où çà ? Mais où çà ?

VARIA. Marraine... mon oncle... soyons sérieux... Votre défunte mère, voyons ! Seigneur Dieu, priez pour nous !

MADAME RANIEVSKI. Non, il n'y a personne. (*Un peu gênée, à Varia :*) Bien sûr... (*Regardant de nouveau :*) Rien qu'un petit arbre blanc, un peu incliné... là-bas, près de la tonnelle... Et pourtant on aurait dit... on aurait dit... (*Entre Trofimov. Il porte une vieille veste d'étudiant, et des lunettes. Mme Ranievski, essayant de revenir à la réalité :*) Quel magnifique endroit ! Des fleurs blanches jusqu'à l'infini. Et un ciel tout bleu.

TROFIMOV. Madame... (*Elle se retourne et le voit.*) Non, ne bougez pas... Là... Je vous regarde... je vous dis bonjour... Et maintenant, oubliez-moi jusqu'à demain.

VARIA, *avec reproche.* Oh ! Vous !

TROFIMOV. Oui, on m'a défendu de sortir de ma cachette avant midi. Mais d'abord je n'ai jamais de montre. Et puis c'était plus fort que moi... je ne pouvais plus attendre... (*Il baise la main de Mme Ranievski.*) Chut ! Je m'en vais... je m'en vais...

VARIA, *à Mme Ranievski qui la regarde avec étonnement.* C'est Pierre.

TROFIMOV. Pierre-Trofimov, l'ancien précepteur du petit Gricha. — J'ai donc tellement changé ?
(*Mme Ranievski l'embrasse et pleure silencieusement.*)

GAIEV. Allons, Liouba ! Allons !

VARIA, *à Pierre.* Vous voyez bien que j'avais raison ! Qu'il fallai tattendre jusqu'à demain !

MADAME RANIEVSKI. Mon pauvre Gricha, mon enfant, mon petit garçon...

VARIA. Dieu vous l'a donné. Dieu vous l'a repris, ce n'est la faute de personne.

TROFIMOV. Ne pleurez plus, voyons...

MADAME RANIEVSKI. Bien sûr, ce n'est la faute de personne. Mais pourquoi fallait-il qu'il tombe dans l'eau ? Pourquoi ? (*Elevant la voix.*) Pourquoi ? (*Baissant la voix.*) Ania est endormie, et moi qui parle si fort !... qui fait tout ce bruit ! Pierre, voyons... Pourquoi êtes-vous si changé ? Mon Dieu, qu'est-ce qui vous est arrivé ?... Et ce costume ?

TROFIMOV. Dans le train, une bonne femme m'a appelé le Baron de la Bourseplate.

MADAME RANIEVSKI. En ce temps-là, vous étiez encore un petit étudiant, presque un gamin... et voilà que vous avez déjà quelques cheveux blancs... Et des lunettes... Pierre, est-il possible que vous soyez encore un étudiant ?

TROFIMOV. Oui. Et je le resterai probablement toute ma vie.

MADAME RANIEVSKI. Allons nous coucher. (*Embrassant son frère.*) Toi aussi, Liona, tu as vieilli.

PISTCHIK, *la suivant.* Enfin on va pouvoir allonger ses jambes. Ce n'est pas trop tôt. Aïe, ma goutte. Naturellement je m'invite pour la nuit. Et demain, au réveil, gentille madame, je vous rappelle mes deux cent quarante roubles.

GAIEV. Il ne perd jamais le nord, celui-là.

PISTCHIK. Deux cent quarante roubles, les intérêts de mon hypothèque. Notez que je ne vous demande pas un sou de plus.

MADAME RANIEVSKI. Mon pauvre ami, j'ai tout dépensé, Varia peut vous le dire...

PITSCHIK. Deux cent quarante roubles, ça ne se refuse pas. Je vous les rendrai, vous savez, je vous forcerai à les reprendre.

MADAME RANIEVSKI. Bon, n'en parlons plus. Mon frère vous les donnera. Donne-les-lui.

GAIEV, *ironique.* Oui, oui, compte là-dessus.

MADAME RANIEVSKI. Puisqu'il veut absolument nous les rendre, on ne peut tout de même pas les lui refuser ! Et puis, il a son hypothèque à payer tout de même.
(*Elle sort, suivie de Trofimov, Pistchik et Firss. Il n'y a plus en scène que Gaiev, Varia et Iacha.*)

GAIEV. Je vois que ma sœur continue à jeter l'argent par les fenêtres. Mais il faut que ça change. (*S'énervant.*) Il faut mettre de l'ordre dans cette maison. (*Apercevant Iacha.*) Et d'abord qu'est-ce que tu fais là ? A l'office, mon ami, à l'office !

IACHA, *éclatant de rire.* Toujours le même, Léonide Andeivitch ! Toujours le même ! Ha ! ha, ha !

GAIEV, *exaspéré.* Qu'est-ce qu'il dit ?

VARIA, *à Iacha.* Ta mère est arrivée de son village, pour te voir. Elle t'attend à la cuisine depuis hier. Allez, va, va la retrouver.

IACHA. Le diable l'emporte !

VARIA. Tu n'as pas honte !

IACHA. Pas une minute pour m'amuser. A peine on arrive, déjà les parents ! (*Il sort.*)

VARIA. Oui, c'est vrai. Si on laissait faire Marraine, elle distribuerait tout, jusqu'au dernier centime.

GAIEV. Il faut aviser. Laisse-moi réfléchir. Laisse-moi trouver la solution. (*Un temps.*) C'est curieux, plus je réfléchis, plus je vois surgir de tous côtés des solutions nouvelles et différentes. C'est même inquiétant. Oui, quand le médecin ordonne trop de remèdes, c'est qu'il n'y a plus beaucoup de chances de gtuérison. Première solution : nous faisons un héritage. (*Regardant Varia avec inquiétude :*) Tu as raison, c'est improbable. Deuxième solution : nous trouvons pour Ania un très beau parti. (*Très content de lui :*) Tu vois, nous entrons déjà dans l'ordre des choses possibles... Troisième solution : j'agis moi-même. Je saute dans le train et je vais à Iaroslav me jeter aux pieds de ma tante la Comtesse.

VARIA. Si Dieu avait pitié de nous...

GAIEV, *sévère.* Ne pleurnichons pas. (*Reprenant.*) Tu connais sa fortune... (*Son visage s'assombrit.*) Mais tu connais aussi ses sentiments pour nous. Elle reproche à ma sœur d'avoir épousé un avocat sans causes... et qui n'était pas de la noblesse... (*Ania paraît dans l'encadrement de la porte. Gaiev reprend.*) ...C'est vrai d'ailleurs, il n'était pas de la noblesse... Et puis on ne peut tout de même pas dire que ma sœur a eu ce qu'on appelle une existence exemplaire... Elle est pleine de bonté, de gentillesse, c'est un cœur d'or, et je l'aime beaucoup, mais on a beau lui chercher des excuses, on est bien obligé quand même de reconnaître que c'est une femme dévergondée ! (*Varia a beau lui faire signe de se taire, il insiste.*) Mais si ! Mais si ! Dévergondée ! D'ailleurs, ça se devine à chacun de ses gestes ! Il suffit de la regarder.

VARIA. Ania, va te coucher !

GAIEV. Quoi ? (*Il se retourne et aperçoit Ania. Très gêné, il continue.*) Il y a une mouche qui vient de me tomber dans l'œil... C'est stupide... surtout en cette saison... Je te disais donc que mardi, je suis allé fumer une cigarette au greffe du tribunal...

VARIA. Ania, va te coucher.

ANIA. Je n'arrive pas à dormir.

GAIEV. Mon petit bébé ! (*Il embrasse les joues et les mains d'Ania.*) Mon trésor ! Tu es tout pour moi. Tu es bien plus qu'une nièce, bien plus qu'une fille, tu es mon ange gardien.

ANIA. Les anges gardiens n'aiment pas tout entendre. Pourquoi as-tu dit que maman menait une vie dévergondée ?

GAIEV. J'ai eu tort, je suis le premier à le reconnaître.

ANIA. Mon petit oncle chéri, nous t'aimons, nous te respectons. Seulement tu parles, tu parles... tu parles trop.

GAIEV, *prenant la main d'Ania et se couvrant les yeux avec.* Oui, tu as raison, c'est épouvantable. Mon Dieu, empêchez-moi de parler trop !... C'est comme ce discours que j'ai fait tout à l'heure devant l'armoire, tu crois que je ne sais pas que j'étais ridicule ? Je le sais très bien. Mais c'est toujours la même chose. Je parle d'abord, je me sens ridicule après.

VARIA. Vous voyez, mon oncle, vous auriez tout avantage à parler moins.

ANIA. Sans compter que ça te reposera.

GAIEV. Eh bien, c'est juré, je ne dis plus un mot. (*Baisant les mains de Vania et d'Ania :*) Jamais. A personne. Sauf pour parler d'affaires, bien entendu. Je disais donc que mardi, au greffe du tribunal, j'ai rencontré beaucoup de gens. Naturellement on bavarde, un sujet en amène un autre... Eh bien, mes enfants, j'ai l'impression que ma signature vaut encore quelque chose. Je n'aurai donc qu'à signer quelques traites, et nous pourrons payer, je ne dis pas encore nos dettes, mais les intérêts. Ce qui va nous donner enfin le temps d'agir.

VARIA. Que Dieu vous écoute !

GAIEV. C'est dit. Demain, je retourne en ville, et je signe des traites. (*A Varia :*) Ne pleurnichons pas. (*A Ania :*) Ta mère, de son côté, aura une grande conversation avec Lopakine. Il ne refusera certainement pas de lui rendre service. Et toi, Ania — repose-toi d'abord, bien entendu — tu rendras visite à ta grand-tante la comtesse. Bref, nous allons attaquer dans trois directions différentes. Tu vois que, d'une façon ou d'une autre, l'affaire est dans le sac. (*Il se glisse un caramel dans la bouche.*) Sur mon honneur, sur tout ce que vous voudrez, je vous jure que la propriété ne sera pas vendue. Je te le jure sur ma vie éternelle. Tiens ! Ma main dans la tienne ! Et si jamais on en arrivait aux enchères, je te permets de me dire que je ne suis qu'un lâche, un traître, un misérable. Vous êtes rassurées maintenant ?

ANIA. Oh ! mon petit oncle, comme tu es bon, comme tu es intelligent ! Me voilà tranquille et heureuse !

(*Entre Firss.*)

FIRSS, *avec reproche.* Léonide Andreievitch !

GAIEV. Non ! Firss, va-t'en ! A partir d'aujourd'hui je me déshabille tout seul. Allons les petites, au dodo ! Nous avons esquissé les grandes lignes de notre plan. Demain, nous réglerons les détails. (*Il embrasse Varia et Ania.*) Je suis de la grande génération de 1880, celle qu'on oublie trop, aujourd'hui. Et pourtant je peux dire que je me suis battu pour mes idées. Ce n'est pas pour rien que les paysans m'apprécient. Car ils m'apprécient. Tenez, un exemple...

ANIA. Mon petit oncle, tu recommences...

VARIA. Vous avez promis de parler moins.

GAIEV. Chut ! Je tiens parole.

FIRSS, *sévère.* Monsieur...

GAIEV. J'arrive, j'arrive. Allez, au dodo tout le monde. Hop ! Carambole ! Recarambole ! Et la série continue ! (*Il sort, suivi de Firss.*)

ANIA. Je n'ai plus d'inquiétude, maintenant. Il n'y a que ce voyage qui m'ennuie, parce que je n'aime pas ma grand-tante la comtesse. Mais ça ne fait rien, puisque d'une façon ou d'une autre tout s'arrangera. Je vais pouvoir m'endormir. (*Elle s'assied.*)

VARIA. Moi aussi, je vais aller me coucher... (*Elle s'assied.*) Pendant que tu étais à Paris, nous avons eu des histoires, ici. Tu sais, les vieux domestiques qui vivent dans le pavillon près de la route ? Ils se sont mis à recevoir des voyageurs, pour la nuit. Je ferme les yeux. Mais voilà qu'on raconte partout que c'est parce que je ne leur donne pas à manger. C'est le jardinier qui avait inventé tout ça. Bon. J'appelle le jardinier. (*Elle bâille.*) Je lui dis : espèce de grand niais... (*Elle regarde Ania.*) Anichka ! Et ça dort ! (*Elle la prend sous le bras.*) Allons, au dodo... mais si, au dodo... (*Elles font quelques pas. Au loin, très loin, un berger joue de la flûte. Trofimov entre, traverse la scène, voit les deux jeunes filles et s'arrête.*) Chut ! (*A Ania.*) Allons, ma chérie, viens !

ANIA, *dans un demi-sommeil.* Non... laisse-moi tranquille... je veux dormir... Oh !... Toutes ces clochettes... tu entends ?... Bonsoir mon oncle, bonsoir petite maman...

VARIA. Allons viens, viens vite.

(*Elles disparaissent. Trofimov est resté seul.*)

TROFIMOV. Mon rayon de soleil... mon petit ange du matin... ma solitude... les oiseaux...

RIDEAU

acte 2

La campagne. Une vieille chapelle abandonnée. Un puits dont la margelle est faite de grosses plaques de pierre, sans doute d'anciennes dalles de cimetière. Un vieux banc. Un chemin qui mène à la propriété de Gaiev. Sur un côté, en biais, un long rideau de peupliers, cachant la cerisaie. Au loin, une rangée de poteaux télégraphiques, et, dans l'extrême lointain, la masse confuse et à peine discernable d'une grande ville. Coucher de soleil.

Charlotte, Iacha et Douniacha sont assis sur le banc. Epikodov, debout à côté, joue de la guitare. Chacun, comme s'il était seul, semble plongé dans ses réflexions.

Charlotte est coiffée d'une vieille casquette. Elle se défait du fusil qu'elle porte en bandoulière et elle déplace la boucle de la courroie.

CHARLOTTE. Je n'ai pas de passeport, je ne sais même pas au juste quand je suis née. Il me semble toujours que je suis très jeune. Mes parents changeaient de ville tous les jours. Forcément, des forains ! Ils avaient d'ailleurs monté un très joli spectacle... Je me revois encore, faisant le saut périlleux... Mais c'était trop beau pour durer. Un jour me voilà orpheline. Une dame allemande me recueille. « Tu étudieras. » Bon, j'étudie. Et me voilà placée comme gouvernante. D'où je viens ? Sais pas. Et mes parents, d'où venaient-ils ? Sais pas. Etaient-ils seulement mariés ? Sais pas. (*Elle tire de sa poche un concombre, dans lequelle elle mord.*) Sais rien. (*Elle s'aperçoit qu'on continue à ne pas l'écouter.*) Et jamais personne à qui se confier. Jamais. Seule, toujours seule.

EPIKODOV, *jouant de la guitare et chantant :*

N'insistez pas, ô mes amis,
Je veux rêver au clair de lune.

(*S'arrêtant de jouer.*) Quel plaisir tout de même de jouer de la mandoline !

DOUNIACHA. Surtout quand cette mandoline est une guitare. (*Elle se regarde dans un petit miroir et se poudre.*)

EPIKODOV. Pour le fou que l'amour emporte, toutes les guitares deviennent des mandolines... (*Et il reprend sa chanson que Iacha accompagne à mi-voix.*)

... Car cette nuit, car cette nuit,
Celle que j'aime m'a souri...

(*Douniacha sourit à Iacha.*)

CHARLOTTE. Aïe ! mes oreilles ! On dirait des chats sur un toit !

DOUNIACHA, *à Iacha.* Tout de même, c'est beau d'être allé à l'étranger !

IACHA, *qui allume un cigare.* Je ne dis pas non.

EPIKODOV. L'étranger !... c'est à la fois le berceau du passé... et le creuset de l'avenir !

IACHA, *qui fait des ronds de fumée.* Oui, bien sûr... bien sûr...

EPIKODOV. Moi, je lis. Je lis énormément. C'est extraordinaire, tout ce que le génie humain a produit. Mais c'est curieux, je ne suis pas encore arrivé à savoir ce que moi-même je veux exactement : vivre, ou bien me tirer une balle de revolver ? A tout hasard, d'ailleurs, j'ai toujours un revolver sur moi. Tenez... (*Il le montre.*)

CHARLOTTE. Eh bien ! Moi, je rentre... (*Elle remet son fusil en bandoulière.*) Toute seule. (*Gros soupir.*) Toi, Epikodov, tu es trop intelligent, tu me fais peur. Je parie que toutes les femmes sont folles de toi ! Bourreau des cœurs, va ! (*Elle s'éloigne.*) Ce que les hommes qui lisent peuvent être bêtes ! Ils parlent, ils parlent, et ils ne vous écoutent jamais. (*Elle sort lentement.*)

EPIKODOV. Quand je réfléchis sur moi-même, j'ai l'impression d'être un petit bateau sur lequel le destin souffle en ricanant. Tenez, ce matin, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois ? Une énorme araignée déjà posée sur ma poitrine, une araignée (*Il en montre la taille.*) comme ça. Et à déjeuner, je porte paisiblement à mes lèvres mon premier verre de kvass et qu'est-ce que je sens soudain au fond de ma gorge : un cafard, une mouche, je ne sais pas quoi... mais peu importe. Tout a une cause. (*Un silence.*) Avez-vous lu Spinoza ? (*Un silence.*) Mademoiselle, je voudrais... si je n'abuse pas de votre temps, vous demander la permission de vous dire deux mots.

DOUNIACHA. Allez-y !

EPIKODOV. Je préférerais que ce fût en particulier.

DOUNIACHA, *embarrassée.* Bien, mais...

EPIKODOV. Mais quoi ?

DOUNIACHA. ...Il fait un peu humide. Allez donc me chercher mon manteau. Il doit être près de l'armoire.

EPIKODOV. Soit. Vous aurez votre manteau. Mais moi je sais enfin que je n'ai pas acheté un revolver pour rien.
(*Il sort en jouant de la guitare. Restent Iacha et Douniacha.*)

IACHA. Trente-six malheurs ! Et un fameux imbécile, en plus !

DOUNIACHA. Pourvu qu'il ne se tue pas ! (*Un temps.*) Je suis tellement nerveuse ! Oui, j'étais toute petite quand on m'a fait entrer en condition, et à force de vivre au contact des gens riches, j'ai maintenant les nerfs d'une délicatesse, d'une sensibilité... Regardez mes mains : elles sont toutes blanches comme celles d'une demoiselle. Une mauvaise nouvelle, et je m'évanouis. J'ai toujours un flacon de sels sur moi. Iacha, si vous me trompez, je ne sais pas ce qu'il arrivera de moi.

IACHA, *tout en l'embrassant.* Mon chou, moi aussi je tiens aux belles manières. Je n'apprécie que les filles sérieuses. Je n'embrasse jamais les autres.

DOUNIACHA. Je vous aime, Iacha... et je crois que c'est le grand amour. Vous savez tant de choses, vous ! Et surtout vous parlez si bien !

IACHA, *bâillant.* Je ne dis pas non. Seulement, il faut de la tenue, surtout en public. (*Il fume.*) Il n'y a rien de meilleur qu'un bon cigare en plein air. (*Il écoute.*) Attention ! Ils arrivent ! (*Douniacha l'embrasse avec violence.*) Attention, je vous dis ! Rentrez vite. Tenez, passez par là, comme si vous étiez allée vous baigner à la rivière. Autrement on va nous trouver ensemble et on croira que je vous ai

donné rendez-vous. De quoi est-ce que j'aurai l'air, moi ?

DOUNIACHA, *toussant un peu.* J'ai la tête qui me tourne un peu : ça doit être votre cigare... (*Elle s'en va. Iacha s'assied près de la chapelle. Arrivent Mme Ranievski, Gaiev et Lopakine.*)

LOPAKINE. Il faut tout de même en finir, le temps presse. Acceptez-vous de lotir et de louer la cerisaie ? La question n'est pas compliquée ! Il suffit de répondre oui ou non.

MADAME RANIEVSKI. Qui fume ici ces horribles cigares ? (*Elle s'assied.*)

GAIEV. Finalement, je trouve qu'ils ont bien fait de construire ce nouveau chemin de fer. Nous avons pu aller en ville et y déjeuner... La rouge au milieu... Tiens ! J'ai envie de faire une partie... Je rentre...

MADAME RANIEVSKI. Tu rentreras avec nous. Tu as bien le temps.

LOPAKINE. Alors, c'est oui ? C'est non ?... Mais répondez, voyons !

GAIEV, *bâillant.* Hein ?... Quoi ?...

MADAME RANIEVSKI, *ouvrant son porte-monnaie et regardant à l'intérieur.* Ah ! l'argent ! L'argent ! Hier soir ce porte-monnaie était plein, aujourd'hui il est presque vide. Ma pauvre Varia se tue à couper les sous en quatre. A table on ne sert plus que des pommes de terre et des pois secs. Et moi, pendant ce temps-là, je laisse mon argent filer n'importe où. Dès que je n'y pense plus, il s'en va. (*Son porte-monnaie tombe. Quelques pièces d'or roulent par terre.*) Tiens ! le voilà qui roule par terre, maintenant !

IACHA. Permettez-moi de vous le ramasser.

MADAME RANIEVSKI. Que vous êtes gentil, Iacha ! (*Reprenant.*) Et pourquoi ai-je eu l'idée, comme ça, brusquement, d'aller déjeuner en ville ? Je vous le demande un peu ! C'est absurde. Un orchestre qui jouait faux. Une nappe qui sentait le savon. Et toi, Liona, tu bois trop ! Tu manges trop ! Et tu parles ! tu parles ! Tu n'as pas arrêté une minute. Et la génération de 80... et les symbolistes... et les décadents... Mon pauvre Liona, expliquer les décadents au garçon ! Ce n'est pas sérieux, voyons !

LOPAKINE. Elle a raison.

GAIEV. Oui, elle a raison. Je suis incorrigible, c'est évident. (*Agacé, à Iacha.*) Et toi, qu'est-ce que tu fais ici, à tourner autour de nous ?... Et à rire ? Je te défends de rire.

IACHA, *riant.* Ce n'est pas ma faute si vous me faites rire quand vous êtes en colère.

GAIEV. Cette fois j'en ai assez. (*A sa sœur.*) Ou c'est lui qui partira, ou c'est moi. Choisis.

MADAME RANIEVSKI. Laissez-nous, Iacha. Laissez-nous. Ça ne fait rien, allez... Vous ramasserez l'argent demain.

IACHA. Là... j'ai fini... (*Il rend le porte-monnaie à Mme Ranievski et tournant la tête vers Gaiev :*) Mais oui, mais oui, on s'en va. (*Et il s'éloigne en se retenant à peine de rire.*)

LOPAKINE. Le bruit court que Deriganov — vous savez, le millionnaire — veut acheter la propriété. Il paraît qu'il assistera lui-même aux enchères.

MADAME RANIEVSKI. Comment le savez-vous ?

LOPAKINE. C'est ce qu'on dit en ville.

GAIEV. Notre tante la comtesse a promis de nous envoyer de l'argent. Elle a même été formelle.

LOPAKINE. Quand vous l'enverra-t-elle ?

GAIEV. Nous n'avons pas précisé la date.

LOPAKINE. Et combien ?

GAIEV. Nous n'avons pas précisé le chiffre non plus.

LOPAKINE. Mais... à peu près... Cent mille ? Deux cent mille ?

MADAME RANIEVSKI. Deux cent mille ? On voit bien que vous ne la connaissez pas ! Si elle nous envoie dix mille roubles, ce sera le bout du monde !

LOPAKINE. Excusez-moi, mais je n'ai jamais vu de gens aussi légers, aussi étranges, aussi peu sur la terre. On vous annonce que la propriété va être vendue le 22 août. Vous avez l'air d'écouter... mais c'est comme si on avait parlé d'autre chose...

MADAME RANIEVSKI. Ne vous fâchez pas, voyons ! Expliquez-nous plutôt ce qu'il faut faire. Mais oui, mais oui, nous avons besoin de vos conseils.

LOPAKINE. Je n'en ai pas d'autre à vous donner : diviser la Cerisaie en parcelles, avec pavillons et jardins et annoncer que vous prenez des locataires. Le 22 août approche, il n'y a plus un seul jour à perdre. Décidez-vous et vous trouverez immédiatement tout l'argent que vous voulez. C'est pourtant facile à comprendre : des pavillons, des locataires.

MADAME RANIEVSKI. Des pavillons ! Des locataires ! Pardonnez-moi, mais je trouve que vous manquez un peu de fantaisie.

GAIEV. Et même de goût. (*A sa sœur.*) Tu nous vois avec des locataires ?

MADAME RANIEVSKI. Dans des pavillons ! (*A Lopakine.*) Mon pauvre ami !

GAIEV. De quoi aurions-nous l'air ?

LOPAKINE. C'est à se cogner la tête contre les murs ! C'est à devenir fou ! Je n'en peux plus, j'étouffe... (*A Gaiev.*) Savez-vous ce que vous êtes, vous ? Une chiffe molle.

GAIEV. Quoi ?

LOPAKINE. Une chiffe molle. (*Il veut s'en aller.*)

MADAME RANIEVSKI. Non ! Ne vous en allez pas ! Restez avec nous, je vous en supplie ! En causant là, gentiment, sans nous fâcher, nous finirons peut-être par trouver quelque chose. Pourquoi pas ?

LOPAKINE. Trouver quoi ? Il n'y a plus rien d'autre à trouver.

MADAME RANIEVSKI. Non, ne nous abandonnez pas, je vous le demande. Quand vous êtes ici, avec nous, la vie est tout de même moins triste. (*Un silence.*) Je me sens tout le temps inquiète, je ne sais pas pourquoi... Tenez, la nuit, je me réveille parfois, et j'ai le cœur serré comme si la maison allait s'écrouler sur nous tous...

GAIEV, *plongé dans sa méditation.* Je croise au milieu, je carambole à gauche... non, à droite...

MADAME RANIEVSKI. Tout ça, c'est la punition de nos péchés...

LOPAKINE. Allons ! Allons ! Vous n'avez jamais fait de mal à personne, vous !

GAIEV. *On prétend que j'ai mangé toute ma fortune en caramels.* (*Il ouvre sa boîte de caramels et en prend un.*)

MADAME RANIEVSKI. O mes péchés... mes péchés... J'ai toujours jeté l'argent par les fenêtres, comme une folle. Et je me suis mariée avec un homme qui n'a jamais rien su faire dans la vie... que des dettes. C'est le champagne qui l'a tué. J'ai aimé un autre homme, pour mon malheur, et je n'ai pas su lui résister. Et la punition est tombée sur moi comme un coup de massue : mon petit garçon, noyé, là, dans la rivière... Alors je suis partie, pour ne plus revenir, pour ne plus revoir cette rivière, pour oublier... Je me suis enfuie sans réfléchir comme on court les yeux fermés. Mais lui, il m'a poursuivie, même à l'étranger, de ville en ville, sans pitié, sauvagement... J'ai encore cédé. J'ai acheté une villa à Menton. C'est là qu'il est tombé malade. Pendant trois ans... je me suis usée à le soigner, à le veiller, nuit après nuit... L'année dernière, je vends la villa... pour payer les dettes... Je m'installe à Paris. Lui, il prend l'argent de la

vente et il me quitte... il part... et pas tout seul... J'ai voulu m'empoisonner... Tout ça était devenu si laid, si honteux... Et voilà que tout d'un coup j'ai envie de revoir la Cerisaie... de revoir ma fille... de respirer... (*Elle s'essuie les yeux.*) Mon Dieu, pardonne-moi mes péchés... Tu m'as assez punie comme ça. (*Elle tire de sa poche un télégramme.*) Ce matin j'ai encore reçu un télégramme de Paris... Il me supplie d'oublier tout ce qu'il a fait et de revenir. (*Elle déchire le télégramme.*) Vous entendez ?... On dirait de la musique... (*Elle écoute.*)

GAIEV. Mais c'est notre fameux orchestre juif ! Tu te rappelles : quatre violons, une flûte, une contrebasse.

MADAME RANIEVSKI. Il existe encore ? Oh ! Il faudra le faire venir, un soir. On invitera des amis. On pourra danser, enfin !

LOPAKINE, *écoutant aussi.* Je n'entends rien. (*Il fredonne un air pour lui-même.*)

MADAME RANIEVSKI, *suivant son idée.* Et puis, quand il y a de la musique, on parle moins, on pense à autre chose... Et vous prononcez tant de paroles inutiles ! Vous traînez tous une vie tellement terne, tellement stupide !

LOPAKINE. C'est vrai, il faut le reconnaître franchement, notre vie est stupide. (*Un temps.*) Mon père était moujik. Un lourdaud qui n'a jamais rien compris à rien. Une brute qui se saoulait dès le matin et qui m'a élevé à coups de trique. Et moi, au fond, est-ce que je ne suis pas une brute comme lui ? Et un idiot ! Quand je prends la plume et que je regarde mes gribouillages, je m'arrête d'écrire. J'ai honte.

MADAME RANIEVSKI. Alors, il est temps de vous marier, mon ami.

LOPAKINE. Oui, après tout...

MADAME RANIEVSKI. Et j'ai quelqu'un pour vous. Une brave fille : Varia.

LOPAKINE. Oui.

MADAME RANIEVSKI. Elle sort d'une famille de paysans. Elle est courageuse. Elle vous aime. Mais vous le savez bien. Et d'ailleurs, elle ne vous déplaît pas. Avouez !

LOPAKINE. Ma foi, je ne dis pas non... Vous avez raison, c'est une brave fille.
(*Un silence.*)

GAIEV, *à sa sœur.* On m'offre une place dans une banque. Six mille roubles par an.

MADAME RANIEVSKI. Reste donc tranquille, voyons ! Tu n'as jamais su faire une addition.
(*Entre Firss qui apporte un pardessus.*)

FIRSS, *à Gaiev.* Monsieur, veuillez mettre ce manteau, il fait un peu humide.

GAIEV, *tout en mettant le manteau.* Toi, tu m'ennuies, à la fin !

FIRSS. Allons. Allons ! Nous discuterons après !... L'autre manche maintenant... Ce matin vous êtes encore sorti sans me prévenir. (*Il l'examine.*)

MADAME RANIEVSKI. Firss, comme tu as vieilli !

FIRSS. Madame désire quelque chose ?

LOPAKINE. On te dit que tu as beaucoup vieilli.

FIRSS. Il y a longtemps que je vis. Votre père n'était pas encore de ce monde qu'on me proposait des filles à marier... (*Il rit.*) L'année où ils ont aboli le servage, j'étais déjà premier valet de chambre. Leur abolition, je n'en ai pas voulu : je suis resté avec les maîtres. (*Un silence.*) Je me rappelle. Tout le monde avait l'air content. Et content pourquoi ? Personne ne le savait.

LOPAKINE. Oui, c'était le bon temps... On vous fouettait, au moins !

FIRSS, *qui n'a pas entendu.* Et comment ! Les moujiks ne quittaient jamais leurs maîtres, les maîtres ne quittaient jamais leurs moujiks. Aujourd'hui, les uns tirent à hue, les autres à dia... Chacun vit de son côté, on n'y comprend plus rien.

GAIEV. Firss, tais-toi. (*Aux autres.*) Je vous annonce que demain, je retourne en ville. Il y a, paraît-il, un général qui ne demande qu'à me prêter de l'argent.

LOPAKINE. Combien ?

GAIEV. Je ne sais pas, mais c'est presque fait. Je signe et j'empoche.

LOPAKINE. Vous n'obtiendrez même pas de quoi payer vos intérêts.

MADAME RANIEVSKI. Ne le tourmentez pas. Vous savez bien qu'il n'y a pas de général. Il rêve.
(*Entrent Trofimov, Ania et Varia.*)

GAIEV. Ah ! Les voilà !

MADAME RANIEVSKI. Ma chérie... mes deux chéries... (*Elle les prend dans ses bras.*) Si vous saviez comme je suis inquiète quand vous êtes loin... Asseyez-vous ici, près de moi, toutes les deux.
(*Tout le monde s'assied.*)

LOPAKINE, *plaisantant.* Notre éternel étudiant paraît s'intéresser beaucoup à ces demoiselles.

TROFIMOV. Vous, on ne vous demande rien.

LOPAKINE. A soixante-dix ans, il sera encore étudiant.

TROFIMOV. Vous allez vous taire, non ?

LOPAKINE, *à Trofimov.* Ne te fâche pas, je plaisante.

TROFIMOV. Justement, je n'aime pas que tu plaisantes, toi.

LOPAKINE. Et pourquoi ? (*Trofimov se tait.*) Je serais curieux de savoir quelle opinion vous avez de moi.

TROFIMOV. Si vous y tenez. Lopakine, vous êtes riche, vous approchez de votre premier million. Et vous êtes nécessaire à la transformation du monde comme le brochet au nettoyage des étangs. Là où vous avez passé, il ne reste rien.
(*Rire général, puis.*)

VARIA. Pierre, parlez-nous encore des planètes !

MADAME RANIEVSKI. Non. Reprenons notre conversation d'hier soir.

TROFIMOV. Et de quoi parlions-nous, hier soir ?

GAIEV. De l'orgueil et des orgueilleux.

TROFIMOV. Oui. Nous avons discuté longtemps, et sans conclure. D'après vous, l'orgueil est une espèce de religion : la religion de soi-même. Vous avez peut-être un peu raison, mais si on ne se paye pas de grands mots, on s'aperçoit que cette religion, comme vous dites, est bien discutable. Les hommes qui nous entourent sont, pour la plupart, des malheureux, des brutes ou des malades. Alors quoi ? Il faudrait que chacun de nous admire sa maladie, sa grossièreté, son malheur ? Je ne suis pas d'accord. Si l'orgueil est une religion, je suis un athée de cette religion-là. Il ne faut plus s'extasier indéfiniment sur soi-même. Il faut travailler. Tout est là.

GAIEV. Travailler ?... On se demande pourquoi. On finit toujours par mourir.

TROFIMOV. Qu'en savez-vous ? Oh ! bien sûr, quand nous mourons, les cinq sens que nous avons s'éteignent avec nous. Mais nous avons peut-être, non pas cinq, mais une centaine de sens. Et qui sait alors si les quatre-vingt-quinze autres ne restent pas vivants ? Ne resplendissent pas encore, quelque part !

MADAME RANIEVSKI. Pierre, comme j'aime vous écouter...

TROFIMOV. L'humanité progresse et se perfectionne sans arrêt. Tout ce qui nous paraît obscur aujourd'hui nous deviendra un jour limpide et familier. Seulement voilà : il faut, de toutes nos forces, aider

ceux qui avancent. Chez nous, en Russie, l'immense majorité des gens qui se croient cultivés ne cherchent rien, ne font rien, paraissent même incapables du moindre effort. On pose à l'intellectuel, mais on tutoie ses domestiques et on traite les moujiks comme des porcs. On parcourt tous les livres, et on n'en lit aucun, on ignore les arts, on parle des sciences à tort et à travers. On aime prendre l'air important, on fait semblant de philosopher, et pourtant quatre-vingt-dix-neuf pour cent des nôtres vivent comme des sauvages. Ils mangent d'une façon répugnante, ils couchent dans la puanteur, les punaises, l'humidité, la crasse physique et morale. Alors à quoi servent toutes ces belles conversations ? A rien, qu'à nous donner le change les uns aux autres. Où sont ces maternités, ces salles de lecture dont on nous parle tant ? Nulle part. Tout ça n'existe que dans les romans. Il n'y a partout que malpropreté, grossièreté, asiatisme. Voilà pourquoi je redoute les figures sérieuses, les conversations sérieuses. Il vaut mieux se taire.

LOPAKINE. C'est vrai. Tenez, moi, je me lève à cinq heures du matin et je travaille le plus tard possible. Je manie des fonds, les miens, ceux des autres. Ainsi je peux écouter et jauger pas mal de gens. Eh bien ! il est effrayant de constater chaque soir combien peu d'hommes honnêtes et consistants on a trouvés devant soi pendant la journée. Et la nuit, quand je ne dors pas, je me dis : « Seigneur, tout ce que tu nous as donné est immense : nos champs, nos forêts, nos horizons, et nous qui depuis si longtemps possédons toutes ces choses, nous devrions être devenus des géants. »

MADAME RANIEVSKI. Non ! Parlez de tout ce que vous voudrez, mais pas des géants. C'est très joli dans les contes de fées, les géants, mais dans la vie, brr... ça fait peur !

(*Epikodov passe dans le fond, en jouant de la guitare.*)

MADAME RANIEVSKI, *rêveuse.* Ecoutez... On va, on vient... c'est comme autrefois...

ANIA, *rêveuse.* C'est Epikodov...

GAIEV. Mesdames, messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que le soleil se couche.

TROFIMOV. Ça y est ! Il va nous faire le coup du crépuscule.

GAIEV, *déclamant à mi-voix.* O nature ! Belle nature, toi que nous appelons notre mère et qui nous distribue indifféremment la naissance et la mort, ô nature sublime et impassible, j'aime saluer ton crépuscule...

VANIA, *suppliante.* Mon petit oncle !

ANIA. Tu recommences !

TROFIMOV. Croyez-moi, lâchez le crépuscule et revenez au billard. Allons ! La rouge au milieu...

GAIEV. Je me tais, je me tais.

(*Ils sont maintenant tous assis, et rêveurs. Grand silence. Seul résonne le vague grommellement de Firss. Et tout à coup, un bruit lointain, comme venu du ciel, un bruit triste et mourant comme d'une corde de violon qui se casse.*)

MADAME RANIEVSKI, *inquiète.* Vous avez entendu ?... Qu'est-ce que ça peut être ?

LOPAKINE. Je ne sais pas. Peut-être dans une mine, une benne qui s'est détachée. Mais c'est très loin.

GAIEV. Peut-être un oiseau... un héron...

TROFIMOV. Un hibou...

MADAME RANIEVSKI, *frissonnante.* En tout cas, c'est désagréable.

(*Un silence.*)

FIRSS. C'était exactement pareil avant la catastrophe : la chouette a crié, et le samovar a ronflé.

GAIEV. Quelle catastrophe ?

FIRSS. Avant l'abolition du servage.

(*Un silence.*)

MADAME RANIEVSKI. Il commence à se faire tard... Si on rentrait ? (*A Ania.*) Ania, tu as les larmes aux yeux... Pourquoi ?... Pourquoi ?...

ANIA. Pour rien, je t'assure.

TROFIMOV. Quelqu'un qui passe.

(*En effet un passant vient d'apparaître. Casquette blanche, très usée. Pardessus. Il est un peu ivre.*)

LE PASSANT. Excusez-moi. La gare, c'est tout droit ?

GAIEV. Oui. Prenez cette route.

LE PASSANT. Je suis votre obligé, monsieur. (*Il tousse.*) Quel beau temps ! (*Déclamant.*) Mon frère, mon frère dans le malheur, viens avec moi écouter pleurer la Volga... (*A Varia, en changeant soudain de ton.*) Mademoiselle, vous ne refuserez pas trente kopeks à un affamé qui passe...

(*Varia, effrayée, pousse un cri.*)

LOPAKINE, *sévère, au Passant.* Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

MADAME RANIEVSKI, *qui fouille dans son porte-monnaie.* Tenez... Je n'ai pas de pièce d'argent... ça ne fait rien.. Voici de l'or... prenez...

LE PASSANT. Je suis votre obligé, madame. (*Il salue et s'éloigne.*)

(*On rit.*)

VARIA, *qui a encore peur.* Je rentre... je n'en peux plus... Marraine, voyons, à quoi pensez-vous ? Les domestiques n'ont rien à manger et vous distribuez des pièces d'or.

MADAME RANIEVSKI. Tu as raison ! Tu as mille fois raison ! Mais ce n'est tout de même pas ma faute si je n'ai pas de tête ! Ecoute... tout à l'heure, à la maison, je te remettrai tout ce qu'il me reste d'argent, tout... Là... Tu es contente ? (*A Lopakine.*) Cher ami, vous m'en prêterez bien encore un peu, demain matin...

LOPAKINE. A vos ordres.

MADAME RANIEVSKI. Allons, mes amis, rentrons, il est tard. A propos, Varia, ça y est, c'est arrangé.

VARIA. Quoi ?

MADAME RANIEVSKI. Mais... ton mariage, voyons ! Et je te félicite. Nous la félicitons tous, n'est-ce pas ?

VARIA, *qui a les larmes aux yeux.* Il ne faut pas plaisanter avec le mariage, petite maman...

LOPAKINE, *ironique.* Au fond, nous préférons le couvent, n'est-ce pas, ma sœur ? Au couvent ! Au couvent !

GAIEV. Non, je n'ai plus la main très sûre. Ce que c'est d'être resté deux jours sans jouer !

LOPAKINE, *à Varia.* Nymphe de mon cœur, ne m'oublie pas dans tes prières !

MADAME RANIEVSKI. Rentrons. Il est l'heure de dîner.

VARIA. Comme cet homme m'a fait peur ! J'ai le cœur qui bat...

LOPAKINE. Je vous le rappelle encore : 22 août... vente aux enchères... Pensez-y ! Pensez-y un peu... tout de même.

(*Ils sortent. Seuls restent Trofimov et Ania.*)

ANIA, *se tournant dans la direction que le passant a prise pour s'en aller.* Cher passant, tu ne sauras jamais quel service tu nous as rendu ! (*A Trofimov.*) Si Varia n'avait pas eu tellement peur, elle serait encore ici, à nous épier tous les deux.

TROFIMOV. Sa petite cervelle ne pourra jamais comprendre que nous sommes au-dessus de l'amour. Que nous refusons le médiocre et le provisoire... Que nous marchons, toi, moi, et d'autres, vers une vie nouvelle qui brille au loin comme une étoile... En avant, les amis, et serrons-nous les coudes, parce que la route est encore noire !

ANIA, *joignant les mains.* Pierre, comme vous parlez bien ! Et comme il fait doux ce soir avec vous ! (*Un silence.*)

TROFIMOV. Oui, un vrai temps d'été.

ANIA. Pierre, qu'avez-vous fait de moi ? D'où vient que depuis votre arrivée, je me détache de la Cerisaie ? Je croyais pourtant l'aimer si tendrement... et qu'il n'y avait rien de plus beau sur la terre.

TROFIMOV. Notre Cerisaie, à nous, Ania, c'est toute la Russie, c'est toute la terre. Car toute la terre est merveilleuse. (*Un temps.*) Songez-y, Ania, votre grand-père, votre arrière-grand-père, tous vos ancêtres ont été pendant des siècles propriétaires du sol et de tous les êtres vivants qui grouillaient dessus, hommes, femmes, enfants, tous, pendant des générations et jusqu'à leur mort. Est-il possible que vous ne sentiez pas, à travers toutes ces branches et toutes ces feuilles des milliers et des milliers de présences humaines qui vous observent, qui vous suivent des yeux ? Est-il possible que n'entendiez pas leurs reproches ? Oui, votre Cerisaie est effrayante. La nuit, quand on la traverse les vieilles écorces blanches miroitent dans l'obscurité, et l'on sent bien que les arbres revivent en rêve des choses d'il y a cent ou deux cents ans, et que toutes ces visions les tourmentent. D'ailleurs, c'est évident, nous sommes en retard d'au moins deux siècles. Nous n'osons ni aller en avant, ni regarder en arrière. Et pourtant ce serait tellement simple ! Si nous voulons commencer à vivre, il nous faut d'abord racheter notre passé. Nous arracher à lui. Mais on ne peut pas s'arracher sans souffrance, on ne peut rien racheter sans un effort effrayant et obstiné. Comprenez-moi bien, Ania.

ANIA. Cette maison que nous habitons, il y a longtemps déjà que mon cœur n'y habite plus. Et je m'en irai, Pierre, je vous le jure.

TROFIMOV. Si c'est vous qui avez les clefs, n'hésitez pas, jetez-les dans le puits, et partez. Devenez libre comme le vent.

ANIA. Comme vous avez bien dit ça !

TROFIMOV. Croyez-moi, Ania, croyez-moi. Je suis étudiant, je suis jeune, je n'ai pas encore trente ans... et j'ai déjà tellement souffert ! Dès que l'hiver commence, je redeviens un gueux qui a faim, qui tousse, qui a peur du lendemain. Où n'ai-je pas été, poussé, ramené, traîné, ballotté, Ah ! J'en aurai vu, vous savez ! Pourtant, jour et nuit, sans jamais une défaillance, je sens au fond de moi quelque chose qui rayonne, quelque chose de joyeux et de léger... comme la promesse d'un grand bonheur qui serait encore très loin, Ania, mais qui nous attend, qui nous appelle... et que parfois même je crois entrevoir ?

ANIA, *pensive, levant la tête.* La lune qui se lève... (*On entend Epikodov qui joue sur sa guitare l'air qu'il jouait tout à l'heure. Varia est revenue. Elle cherche Ania du côté des peupliers.*)

VOIX DE VARIA. Ania !... Où es-tu ?

TROFIMOV. Oui, la lune qui se lève... (*Un silence.*) Ce bonheur n'est peut-être pas si loin... si loin... J'ai l'impression qu'il se rapproche... Peut-être n'arrivera-t-il pas tout à fait jusqu'à nous... Peut-être ne pourrons-nous pas le voir encore... Qu'importe ! D'autres le verront un jour !

VOIX DE VARIA. Ania ! Ania !

TROFIMOV. Encore elle ! C'est exaspérant !

ANIA. Allons par là... vite ! On est si bien, au bord de la rivière !

TROFIMOV. Allons.
(*Ils sortent. La scène reste vide.*)

VOIX DE VARIA. Ania ! Ania !

RIDEAU

abonnements

	FRANCE	ÉTRANGER
1 an - 23 numéros	NF 36	NF 41
le numéro	NF 2	NF 2,40
reliures	NF 17	NF 19
changement d'adresse..	NF 1	NF 1

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

● Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, par accord spécial avec notre confrère *Miroir de l'Histoire*, tout nouvel abonné et tous nos abonnés, au moment du renouvellement de leur abonnement, peuvent nous demander de profiter d'une collection de 3 numéros de *Miroir de l'Histoire* qui leur sera expédiée gratuitement.

règlements

FRANCE à *l'Avant-Scène*, 27, r. St-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25) par C.C.P. Paris 7353-00, chèque bancaire ou mandat-poste

REPRÉSENTANTS A L'ÉTRANGER :

BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C. C. P. 2364-99 - Francs belges : 390.

BRESIL : R. F. Besnard, 91, av. Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, r. Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : 1.930.

CANADA : J. Durand, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C : 9.

ESPAGNE : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour).

NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Brahegatan 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : 45.

ETATS-UNIS : George Sinclair, 505, Fifth Avenue, New-York 17, N.-Y. - Dollars : 9.

ITALIE : Dott. Carlo Di Pralormo, Via Lambruschini 12, Torino - Lires : 5.700.

LIBAN : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Lib. 27.

PORTUGAL : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : 220.

MEXIQUE : Librairie Française, A Paséo de la Reforma 12, Mexico D.F. - Pesos : 103.

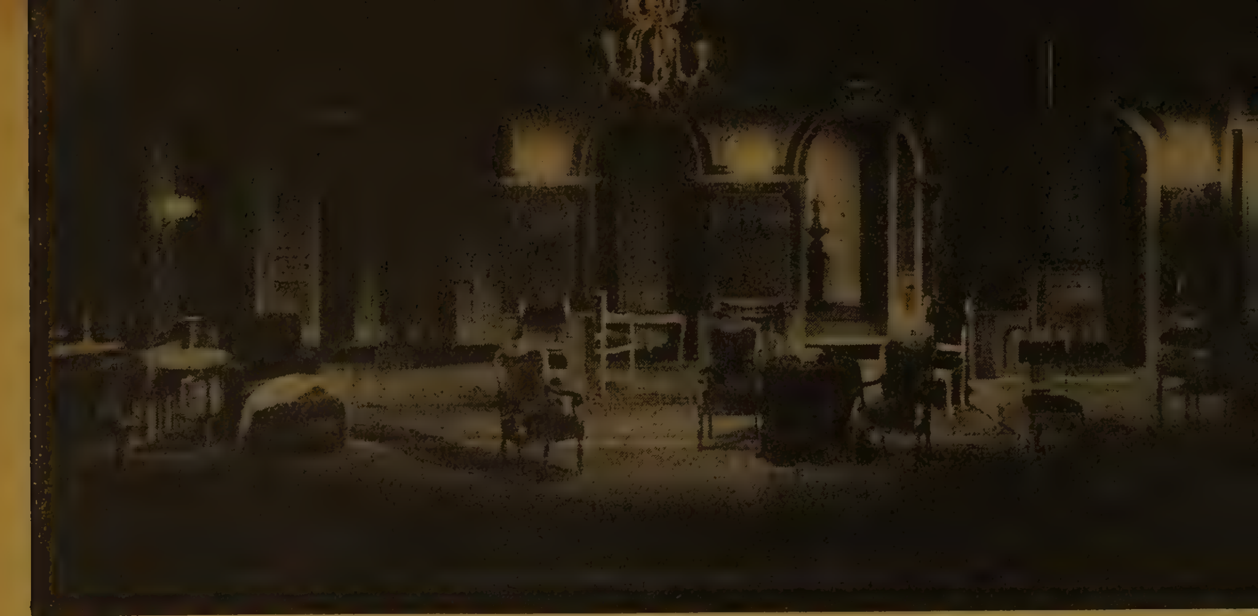
SUISSE : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C.C.P. 1.6390 - Francs suisses : 35.

VENEZUELA : Max Blot, « Le Carnet de Caracas », Apartado 10.430, Caracas - Bolivars : 35.

YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, Belgrade - Dinars : 2.500.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS :

Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé directement à Paris 27, rue Saint-André-des-Arts.



DÉCOR DE GEORGE WAKHEVITCH

acte 3

Un salon qui donne sur une grande salle. Le lustre est allumé. On entend jouer l'orchestre juif dont il a été question à l'acte précédent.

Dans la salle, on danse le quadrille, et on en est à la dernière figure : « *Le grand rond.* » *On entend Pistchik qui crie :* « Promenade par couple ! » *Les couples entrent l'un derrière l'autre, dans le salon. Pistchik et Charlotte. Trofimov et Mme Ranievski. Ania et l'employé des postes. Varia et le chef de gare. Tout en dansant, Varia essuie furtivement une larme. Douniacha et son cavalier entrent les derniers. Les couples traversent la scène et sortent, l'un après l'autre.*

On entend Pistchik qui crie maintenant : « Grand rond, balancez ! » *Puis :* « Les cavaliers à genoux ! » *et* « Remerciez vos dames ! »

Firss entre. Il est en habit et il porte de l'eau de Selz sur un plateau. Pistchik et Trofimov reviennent au salon.

PISTCHIK. Moi, j'ai trop de sang. Tel que vous me voyez, j'en suis à ma deuxième attaque. Et quand je danse, j'ai du mal à plier les jambes. Mais qu'est-ce que vous voulez, il faut hurler avec les loups, comme on dit. Heureusement que j'ai une santé de cheval. Mon père — un gros farceur, vous savez... Dieu ait son âme ! — disait que notre illustre famille descend en droite ligne du cheval de Caligula... vous savez, ce cheval qui fut nommé sénateur... (*Il s'assied.*) Le malheur, c'est que les fonds sont bas. Chien affamé rêve d'os à moelle... (*Il s'assoupit et se réveille en sursaut.*) Quoi ? Il me faut cent quatre-vingts roubles !

TROFIMOV, *l'observant.* C'est vrai ; vous devez sûrement avoir un ancêtre cheval, vous !

PISTCHIK. Tant mieux. Le cheval est un noble animal. Et puis un cheval, au moins, ça peut se vendre... (*On entend jouer au billard à côté. Entre Varia très affairée.*)

TROFIMOV, *taquin.* Tiens ! Mme Lopakine ! (*A Pistchik.*) Vous connaissez Mme Lopakine ?

VARIA. Vous n'aurez pas bientôt fini de vous moquer de moi ?... Baron de la bourse plate !

TROFIMOV. C'est un titre qui ne me déplaît pas. Et je crois que je le porterai toute ma vie.

VARIA. Quelle soirée ! On fait venir les musiciens, et on ne sait même pas comment on les payera ! (*Elle sort.*)

TROFIMOV, *à Pistchik.* Si vous aviez concentré sur un point précis, comme par un levier, toute cette énergie que vous avez éparpillée pour vos emprunts et vos remboursements, je crois que vous auriez pu soulever la terre.

PISTCHIK. Nietzsche... vous savez, le philosophe... le célèbre Nietzsche... eh bien ! il a écrit tout un livre pour prouver que chacun de nous a le droit de fabriquer de la fausse monnaie.

TROFIMOV. Vous avez lu Nietzsche ?

PISTCHIK. Pas moi, bien sûr. Non, c'est Douchenka, ma fille, qui me l'a dit. Eh bien ! Justement, au point où j'en suis, il ne me reste plus que cette ressource : la fausse monnaie. J'ai trois cent dix roubles à payer après-demain. J'en ai déjà trouvé cent trente. (*Il tâte ses poches avec inquiétude.*) Ça y est ! Je ne les ai plus ! Je les ai encore perdus ! (*Pleurant.*) Où sont mes cent trente roubles ? (*Joyeux.*) Ah ! Les voici... ils avaient glissé dans ma doublure... J'en ai eu des sueurs froides ! (*Entrent Mme Ranievski et Charlotte. Mme Ranievski fredonne l'air que joue l'orchestre en ce moment.*)

MADAME RANIEVSKI. Pourquoi mon frère n'est-il pas encore revenu ? Que peut-il encore faire en ville,

à cette heure-ci ? (*A Douniacha.*) Douniacha, offrez du thé aux musiciens.

TROFIMOV. Il est probable que les enchères n'ont pas eu lieu.

MADAME RANIEVSKI. Ces musiciens ! Ils ont bien mal choisi leur jour ! Pour une fois que nous avons une petite fête... Enfin ! On ne fait pas toujours ce qu'on veut. (*Elle s'assied et se remet à fredonner.*)

CHARLOTTE, *présentant un jeu de cartes à Pistchik.* Voici un jeu de cartes. Pensez-en une. N'hésitons pas.

PISTCHIK. C'est fait.

CHARLOTTE. Battez-les. Donnez-les-moi. *Ein, zwei, drei...* Et maintenant, cherchez. La carte est dans votre poche.

PISTCHIK, *tirant la carte de sa poche.* Le huit de pique, C'est exact. (*Etonné.*) Voyez-vous ça !

CHARLOTTE, *présentant le jeu de cartes à Trofimov.* Dites-moi la carte qui est au-dessus... A votre idée... N'hésitons pas...

TROFIMOV. C'est... la dame de pique.

CHARLOTTE. La voici. (*A Pistchik.*) Et la carte qui est en dessous ? A votre idée...

PISTCHIK. L'as de cœur.

CHARLOTTE. *Ein, zwei, drei...* (*Elle frappe dans sa main, le jeu de cartes a disparu.*) Quel temps fait-il ce soir ?

(*Une voix mystérieuse, qui semble venir de dessous le plancher, lui répond.*)

LA VOIX. Un temps merveilleux, mademoiselle.

CHARLOTTE, *reprenant sa voix naturelle.* Monsieur, vous seriez pour moi le mari idéal.

LA VOIX, *répondant.* Ça tombe bien. Justement, Mademoiselle, je suis amoureux de vous.

LE CHEF DE GARE, *applaudissant soudain.* J'ai compris ! Mademoiselle est ventriloque !

PISTCHIK. Ça alors !... (*Et soudain.*) Ensorceleuse ! Moi aussi je suis amoureux de vous !

CHARLOTTE. Amoureux... amoureux... Ce n'est pas tout de parler musique, il faut savoir en jouer.

TROFIMOV, *donnant une bourrade à Pistchik.* Tu entends, vieux cheval de retour !

CHARLOTTE. Et maintenant, je réclame l'attention de l'aimable société. Vous voyez cette couverture de voyage ? Je la mets en vente. Qui veut l'acheter ? *Ein, zwei, drei...*

PISTCHIK. Voyez-vous ça !

(*Charlotte relève la couverture. Ania, qui était cachée derrière, salue.*)

MADAME RANIEVSKI, *applaudissant.* Bravo ! Bravo !

CHARLOTTE. Je reprends la vente. *Ein, zwei, drei...*

(*Elle relève la couverture. Cette fois, c'est Varia qui était cachée derrière et qui salue.*)

PISTCHIK. Voyez-vous ça !

CHARLOTTE. Et la vente continue ! (*Elle jette la couverture sur Pistchik, fait une révérence et s'enfuit.*)

PISTCHIK, *qui la poursuit et disparaît derrière elle.* Petite coquine ! Voyez-vous ça ! Petite coquine !

MADAME RANIEVSKI. Et Liona qui n'arrive toujours pas ! Que peut-il faire en ville, à cette heure-ci ? Je ne comprends pas. Tout doit être fini depuis longtemps. La propriété doit être vendue, ou bien il n'y a pas eu de vente. C'est l'un ou l'autre. On ne laisse pas les gens dans l'incertitude.

VARIA, *pour la rassurer.* Tranquillisez-vous. Quelque chose me dit qu'il a réussi à la racheter.

TROFIMOV, *ironique.* Oui, compte là-dessus.

VARIA. Votre tante la comtesse a dû lui envoyer une procuration. Elle ne peut pas faire autrement, voyons ! Ne serait-ce que pour Ania. Oui, je suis sûre que Dieu et la comtesse sont venus à notre secours cet après-midi.

MADAME RANIEVSKI. Elle a envoyé en tout quinze mille roubles pour racheter la propriété à son nom — oui, elle n'a pas confiance en nous, paraît-il !... Mais cet argent ne suffit même pas à payer les intérêts. (*Elle se couvre le visage de ses mains.*) Aujourd'hui, c'est toute ma vie qui se décide... et je ne sais rien... rien...

TROFIMOV, *taquinant Varia.* Madame Lopakine...

VARIA, *furieuse.* Taisez-vous, éternel étudiant ! Quand on a été chassé deux fois de l'Université, on ne se moque pas des autres.

MADAME RANIEVSKI. Varia, pourquoi te fâches-tu ? Il t'appelle Madame Lopakine, mais, après tout, tu as parfaitement le droit d'épouser Lopakine, si tu en as envie ! C'est un brave homme et qui peut très bien plaire à une femme... Mais bien sûr, si tu n'en veux pas, ne l'épouse pas. Personne ne t'oblige à rien, ma chérie.

VARIA. Marraine, je l'avoue, c'est un projet qui m'a traversé l'esprit quelquefois... Oui, c'est un brave homme et qui ne me déplairait pas.

MADAME RANIEVSKI. Alors épouse-le ! Qu'est-ce que tu attends ?

VARIA. Ce n'est tout de même pas à moi de faire la demande ! Voilà deux ans que tout le monde me parle de ce mariage. Il est le seul qui ne m'en parle jamais. Ou il se tait, ou il plaisante. Oh ! Je ne lui en veux pas !... Maintenant qu'il est riche, ses affaires l'occupent de plus en plus, et il a autre chose que moi en tête... Si j'avais un peu d'argent — ne serait-ce que cent roubles — je renoncerais à tout, je m'en irais très loin, j'entrerais au couvent.

TROFIMOV. Splendeurs divines !

VARIA, *à Trofimov.* Un étudiant devrait être plus intelligent. (*A mi-voix et avec des larmes.*) Pierre, comme vous avez changé ! Vous qui étiez si charmant, autrefois ! (*A Mme Ranievski, en essuyant ses yeux.*) Marraine, c'est plus fort que moi, je ne peux pas rester sans rien faire. Il faut tout le temps que je m'occupe à quelque chose.

(*Entre Iacha qui réprime un fou rire.*)

IACHA, *riant.* Epikodov...

VARIA. Quoi ?

IACHA. ... Il a encore cassé une queue de billard. (*Il sort.*)

VARIA. Qui lui a dit de venir, à celui-là ? Qui lui a permis de jouer au billard ? Décidément, dès qu'on cesse d'avoir l'œil sur tout, dans cette maison... (*Elle sort.*)

(*Il n'y a plus que Mme Ranievski et Pierre.*)

MADAME RANIEVSKI. Pierre, soyez gentil, ne la taquinez plus ! Elle a bien assez de chagrin comme ça, vous savez.

TROFIMOV. Elle a tort de se mêler de ce qui ne la regarde pas. De tout l'été elle n'a pas cessé de nous surveiller, Ania et moi, de faire le gendarme entre nous. Dès que nous arrivions à lui fausser compagnie, elle s'imaginait tout de suite que nous parlions d'amour. Comme si ça pouvait la gêner ! Comme si je n'avais pas de préoccupations un peu plus hautes. Nous sommes au-dessus de l'amour.

MADAME RANIEVSKI. Au-dessus de l'amour ? Vous en avez de la chance ! Moi, je serais plutôt au-dessous. (*Inquiète.*) Enfin pourquoi mon frère ne revient-il pas ? Je voudrais tout de même savoir : la propriété est-elle vendue, oui ou non ? Ce malheur me paraît si incroyable que je n'arrive pas à y penser comme à une chose réelle... (*Soudain.*) Ou alors je vais me mettre à crier... à faire je ne sais quelle bêtise, pour m'étourdir... Pierre, venez à mon secours, dites-moi quelque chose, n'importe quoi... Dites-

moi que ce n'est pas possible ! Que la Cerisaie ne peut pas être vendue, voyons !

TROFIMOV. Vendue aujourd'hui ou vendue demain, quelle différence ? Il y a longtemps que le sort de la Cerisaie est décidé, pour l'avenir et qu'il n'y a plus à revenir là-dessus. Je vous en prie, retrouvez votre calme. Il ne faut pas se mentir à soi-même. Chacun de nous doit au moins, une fois dans sa vie, ouvrir les yeux et regarder la vérité bien en face.

MADAME RANIEVSKI. Quelle vérité ? Vous savez où elle est, vous, la vérité ? Moi, non. J'ai comme un voile sur les yeux, je n'y vois plus clair... Vous décidez ; vous tranchez, vous jugez sans appel ! Oh ! il est facile d'être intransigeant à votre âge quand on n'a pas vraiment souffert, quand on ne sent pas encore sous chaque mot, sous chaque bruit qu'on entend, un souvenir qui se réveille. Vous regardez droit devant vous et l'avenir vous paraît simple et lumineux. Mais un jour, quand vos yeux seront moins jeunes, vous découvrirez peut-être tout le tragique de la vie. Oui, je le reconnais, vous êtes plus hardi, plus profond, plus pur que nous. Accordez-nous quand même un peu, un petit peu de votre pitié. Vous comprenez, c'est ici que je suis née. C'est ici que mes parents ont vécu, et mon grand-père. J'aime cette maison. Je ne peux pas imaginer ma vie sans cette maison. Et s'il faut absolument la vendre, eh bien ! qu'on me vende avec elle ! (*Elle attire Trofimov à elle et l'embrasse sur le front.*) Et puis... c'est ici que mon fils s'est noyé. (*Elle pleure.*) Vous qui êtes bon... ne soyez pas trop sévère pour moi !

TROFIMOV. Je partage votre peine de tout mon cœur, vous le savez.

MADAME RANIEVSKI. Merci. (*Léger temps.*) Vous auriez pu, tout de même, dire ça autrement... plus gentiment. (*Elle prend son mouchoir. Un télégramme tombe à ses pieds.*) Aujourd'hui, j'ai le cœur gros, tout ce mouvement, ce bruit ! Ça me fait tressaillir vous ne pouvez pas vous en faire une idée ! Et jusqu'au fond de l'âme. Mais je ne peux pas non plus m'enfermer dans ma chambre : le silence me fait peur. Pierre, ne me jugez pas durement ! Je vous aime comme si vous étiez de la famille. Tenez... Ania, je vous la donnerais en mariage bien volontiers, je vous le jure. Seulement vous devriez tout de même finir vos études, un jour. Vous ne faites rien, vous vous laissez porter par les circonstances, ici aujourd'hui, là demain, c'est si étrange... Dites que ce n'est pas vrai !... Et puis il faudrait aussi s'occuper de cette barbe qui ne pousse toujours pas... A votre âge, on a de la barbe !... (*Elle rit.*) Vous êtes si drôle !

TROFIMOV, *ramassant le télégramme.* Je ne tiens pas à être beau.

MADAME RANIEVSKI. C'est un télégramme de Paris. J'en reçois tous les jours, maintenant. Un, hier soir ; un, ce matin. Ce méchant homme est retombé malade et, naturellement, il s'est remis à faire des bêtises. Il me demande pardon, il me supplie de revenir. Pauvre garçon ! Ma place est à côté de lui, tout de même !... Pierre, ne me regardez pas avec ces jeux-là, voyons ! Il est tout seul, maintenant. Il faut bien qu'il ait quelqu'un pour s'occuper de lui, pour l'obliger à prendre ses médicaments. Et puis, vous avez raison. Il faut regarder la vérité en face. Et la vérité, c'est que cet homme, je l'aime, je l'aime, je l'aime. Eh bien ! puisque c'est comme ça, je n'y peux rien. C'est une pierre que j'ai au cou, et nous coulons tous les deux ensemble. Mais j'aime ma pierre, et je ne peux pas vivre sans elle. (*Elle serre la main de Trofimov.*) Ne me jugez pas, ne me parlez pas, ne dites rien... rien...

TROFIMOV, *ému.* Pardonnez ma franchise, mais il vous a déjà tellement volée !

MADAME RANIEVSKI. Non, non. Je vous défends de dire ça. (*Elle se bouche les oreilles.*)

TROFIMOV. Je vous le répète, c'est un vaurien, vous êtes la seule à ne pas le reconnaître, un vaurien, et même un rien du tout.

MADAME RANIEVSKI, *contenant la colère qui lui vient.* Et vous, vous avez beau avoir vingt-six ou vingt-sept ans, vous n'êtes encore qu'un gamin. Votre place serait en classe enfantine.

TROFIMOV. Admettons.

MADAME RANIEVSKI. A votre âge, on est un homme. On a soi-même déjà aimé, déjà souffert... Soyez indulgent pour ceux qui aiment. (*Se fâchant.*) Non, non, ne me parlez plus de votre fameuse pureté ! Vous n'êtes qu'un pudibond, un puritain, un puceau.

TROFIMOV, *furieux.* Quoi ?

MADAME RANIEVSKI. « Au-dessus de l'amour ! » Non, vous n'êtes pas au-dessus de l'amour. Pour parler comme Firss, vous êtes un niquedouille. N'avoir pas de maîtresse, à votre âge !

TROFIMOV, *furieux* C'est affreux ! Voyons ! Que dit-elle ? Qu'a-t-elle dit ? (*Il traverse la scène en se prenant la tête entre les mains.*) Oui, c'est affreux ! Et je ne le supporterai pas ! Je ne resterai pas ! (*Il sort, et revient aussitôt.*) Adieu, madame, tout est fini entre nous.

MADAME RANIEVSKI, *l'appelant.* C'était pour rire ! Pierre ! Revenez ! C'était pour rire ! Pierre ! Qu'il est drôle ! (*On entend un bruit de pas dans l'escalier, puis le vacarme d'une chute. Voix d'Ania et de Varia qui poussent d'abord des cris, puis éclatent de rire.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

(*Ania entre en courant et en riant.*)

ANIA. C'est Pierre qui a roulé du haut de l'escalier. (*Elle repart aussi vite.*)

MADAME RANIEVSKI. Quel drôle de garçon !

(*Elle sort. Le chef de gare, debout au milieu de la salle, s'apprête à déclamer. On fait cercle pour l'écouter. Mais à peine a-t-il dit les premiers vers que l'orchestre attaque une valse. Et tout le monde se met à danser sans plus faire attention à lui. Trofimov, Ania, Varia et Mme Ranievski entrent au salon.*)

MADAME RANIEVSKI. Allons, Pierre, mon gentil Pierre... Je vous demande pardon... et maintenant oublions votre fameuse pureté, et faites-moi danser...

(*Elle danse avec Trofimov. Ania et Varia dansent ensemble. Firss paraît et pose en entrant sa canne près de la porte. Iacha paraît lui aussi, et regarde danser.*)

IACHA, *à Firss.* Alors, grand-père ?

FIRSS. Je ne me sens pas bien... Dans le temps, quand il y avait bal, on voyait s'avancer de beaux équipages, on voyait descendre des généraux, des barons, des amiraux... et maintenant, on envoie chercher l'employé des postes et le chef de gare. Et encore ! Même ceux-là se font tirer l'oreille pour venir. Oui, je me sens devenir vieux. Quand on était malade, feu mon maître, le grand-père faisait prendre à tout le monde de la cire à cacheter. Moi qui te parle, j'en prends tous les jours depuis vingt ans et plus... C'est grâce à la cire à cacheter que je suis encore vivant, mon fils.

IACHA. Ce que tu peux radoter, grand-père ! (*Il bâille.*) Si tu crevais, un de ces matins, nous, on ne s'en porterait pas plus mal.

FIRSS. Espèce de niquedouille !

(*Il marmonne quelque chose de vague. Trofimov et Mme Ranievski reviennent en dansant.*)

MADAME RANIEVSKI. Merci. Je m'assieds. (*Elle s'assied, et, dans un soupir.*) Fatiguée !

(*Entre Ania.*)

ANIA, *émue.* Il paraît que la Cerisaie est vendue.

MADAME RANIEVSKI. Qui a dit ça ?

ANIA. Un homme du dehors qui vient d'entrer à la cuisine.

MADAME RANIEVSKI. Vendue à qui ?

ANIA. Il est reparti sans le dire.

IACHA. Oui, c'est un vieux qui ne faisait que passer. (*Haussant les épaules.*) Il radote, lui aussi !

FIRSS. Et Léonide Andreivitch qui est encore dehors à cette heure-ci ! Il a mis son petit pardessus de demi-saison. Pourvu qu'il ne s'enrhume pas ! Ah ! c'est jeune... c'est jeune... ça n'a pas d'expérience...

MADAME RANIEVSKI. Ils me font mourir ! Iacha, courez vite, rattrapez-le, tâchez de savoir...

IACHA. Oh ! Plus la peine maintenant. Il y a trop longtemps qu'il est parti. (*Il éclate de rire.*)

MADAME RANIEVSKI, *un peu agacée.* Vous êtes bien gai, Iacha ! Qu'est-ce qui vous amuse ?

IACHA, *qui a du mal à réprimer son fou rire.* Epikodov. Chaque fois que je pense à Epikodov, je rigole. Oui, c'est plus fort que moi, je rigole... Non, mais quel imbécile ! Quel idiot ! Trente-six malheurs, va !

MADAME RANIEVSKI. Firss, si jamais on vendait la Cerisaie, où irais-tu ?

FIRSS. J'irai où vous m'ordonnerez d'aller.

MADAME RANIEVSKI. Pourquoi fais-tu cette figure-là ? Tu es malade ? Firss, tu devrais aller te coucher.

FIRSS. Si je vais me coucher, qui fera le service ? Qui pensera à tout ? Je suis tout seul, dans cette maison.

IACHA, *à Mme Ranievski.* Madame, permettez-moi de vous adresser une prière. Si vous retournez à Paris, prenez-moi avec vous. Je ne veux pas me sentir ici... (*Un regard autour de lui, puis, à mi-voix :*) Vous le voyez vous-même, nous sommes dans un pays de sauvages... Ce qu'on peut s'ennuyer ! A la cuisine, personne n'a de conversation, et je ne parle pas de la nourriture ! Et ce Firss qui est tout le temps à vous casser les oreilles... Emmenez-moi avec vous, madame, ce sera un effet de votre bonté.

(*Entre Pistchik.*)

PISTCHIK. Ravissante madame, accordez-moi une petite valse. (*Mme Ranievski accepte.*) Enfin je vous tiens dans mes bras, ensorceleuse... et je vous emprunterai cent quatre-vingts roubles. (*Ils dansent.*) Mais si, mais si, je vous les emprunterai ! Cent quatre-vingts petits roubles !

IACHA, *chantonnant à mi-voix.*

As-tu lu dans mes yeux le tourment de ma vie...

(*Dans la salle vient de surgir un personnage étrange, haut de forme gris et pantalon à carreaux. Le nouveau venu sautille, remuant bras et jambes. On entend crier :* « Bravo, Charlotte ! »)

DOUNIACHA, *qui s'arrête de danser pour se poudrer.* Mademoiselle veut que je danse. On manque de dames, paraît-il. Mais la danse me donne toujours du vertige et des palpitations. Et l'employé des postes vient de me dire une chose... qui m'a coupé la respiration.

(*La musique s'arrête.*)

FIRSS. Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

DOUNIACHA. Il paraît que je ressemble à une fleur.

IACHA, *bâillant.* A une fleur ! Je vous demande un peu. (*Il sort.*)

DOUNIACHA. Oui, à une fleur. Je suis une jeune fille tellement délicate. Un mot comme ça, et je ne sais plus où j'ai la tête.

FIRSS. Tu finiras mal, toi.

(*Entre Epikodov.*)

EPIKODOV. Mademoiselle Douniacha, vous me fuyez, ne dites pas le contraire, vous me fuyez, comme si j'étais une araignée ou un rat. (*Il soupire.*) Quelle existence !

DOUNIACHA. Que me voulez-vous, à la fin ?

EPIKODOV. Moi ? Je ne discute plus, je m'incline. Oui, vous devez avoir raison. (*Il soupire.*) Enfin, puisqu'il faut toujours juger les causes par les résultats, vous devez reconnaître que vous m'avez plongé dans ce qu'on appelle, pardonnez-moi l'expression, un état d'âme. Voilà pourquoi je me permets de vous rappeler que vous m'aviez promis une valse...

DOUNIACHA, *jouant de l'éventail.* Plus tard, plus tard. Pour l'instant, ne me dérangez pas. Vous voyez bien que je suis à mes rêveries !

EPIKODOV. Bon, je n'insiste plus, j'ai l'habitude. A chaque nouveau coup du destin, je réponds par un sourire. Eh bien ! Vous pouvez constater : je souris. Et même, je ris.

VARIA, *qui arrive du fond.* Epikodov ! Tu n'es pas encore parti ? Alors tu n'entends pas ce qu'on te dit ! Tu es sourd ! (*A Douniacha.*) Va-t'en, Douniacha. (*A Epikodov.*) Tantôt tu prends le billard pour toi tout seul et tu casses tout. Tantôt tu te pavanes dans le salon comme un invité !

EPIKODOV. Bien que je sois — passez-moi l'expression — comptable, je n'ai pas de comptes à vous rendre, à vous.

VARIA. Je ne te demande pas de me rendre des comptes, mais de m'écouter. Depuis un an que tu es ici, tu n'as encore rien fait que te promener à pas lents en essayant tout le temps des bottes neuves. On a engagé un comptable dans cette maison, et on n'a jamais su pourquoi.

EPIKODOV, *blessé.* Je vais, je viens, je fais ce qu'il me plaît, et je n'obéis qu'à des instances supérieures. Tenez-le-vous pour dit une fois pour toutes.

VARIA. Alors d'après toi, je n'ai qu'à me taire, je n'existe pas ! Eh bien, tu vas voir ! Fiche-moi le camp d'ici, et plus vite que ça.

EPIKODOV, *craintif.* Mademoiselle, je vous prie d'employer avec moi un langage plus distingué.

VARIA, *hors d'elle.* Et moi je t'ai dit de ficher le camp tout de suite. (*Il va jusqu'à la porte, elle le suit.*) Et de ne plus jamais remettre les pieds dans cette maison. Qu'on ne revoie plus jamais ta figure ! Tu as compris ? Trente-six malheurs, va !

(*Epikodov sort.*)

VOIX D'EPIKODOV. Je vous préviens que je vais me plaindre à qui de droit.

VARIA. Ah ! Tu t'obstines ! (*Elle prend la canne que Firss a posée à côté de la porte.*) Eh bien ! Essaye un peu de repasser cette porte ! Allons, essaye un peu, pour voir !

(*Elle lève la canne. Ce n'est pas Epikodov qui rentre, mais Lopakine.*)

LOPAKINE. Charmant accueil !

VARIA, *mi-fâchée, mi-riant.* Excusez-moi.

LOPAKINE. De rien. J'ai l'habitude... (*Souriant.*) Quand j'étais petit...

VARIA. Je n'ai pas tapé trop fort ?

LOPAKINE. Non, juste assez pour me faire une bosse. Il faut bien que j'emporte un souvenir de vous, tout de même !

DES VOIX, *dans la salle.* Lopakine est arrivé !... Mais oui ! Mais non !

PISTCHIK, *accourant.* Mais oui, c'est bien lui ! Je l'entends, je le vois, je le touche, (*Il lui donne l'accolade.*) comme saint Thomas. Tu pues le cognac, mon vieux. Mais tu n'es pas le seul : nous aussi, nous faisons la fête, ici.

(*Entre Mme Ranievski.*)

MADAME RANIEVSKI. C'est vous ? Pourquoi rentrez-vous si tard ? Où est mon frère ?

LOPAKINE. Il est avec moi, il vient.

MADAME RANIEVSKI, *qui s'énerve.* Alors, cette vente ?... Elle a eu lieu ?... Mais parlez donc, voyons !

(*Lopakine un peu gêné cherche à réprimer sa joie.*)

LOPAKINE. La vente n'a pas duré longtemps... A quatre heures tout était fini... Mais nous avons raté le train. Il a fallu attendre jusqu'à neuf heures et demie. (*Gros soupir.*) Ouf ! J'ai la tête qui tourne...

(*Entre Gaiev. D'une main il porte des paquets, de l'autre il s'essuie les yeux.*)

MADAME RANIEVSKI. Alors, Liona ? Alors, quoi ? (*S'énervant de plus en plus.*) Mais explique, raconte ! Vous revenez ensemble et personne ne dit rien ! (*Pleurant presque.*) Ce n'est pas juste... Tu vois bien que je n'en peux plus.

(*D'abord Gaiev ne répond pas. Il se contente d'esquisser un geste évasif. Puis.*)

GAIEV, *très ému, à Firss.* Tiens, prends. Il y a des anchois, des petits harengs... Je n'ai rien pu avaler depuis ce matin ! J'ai tellement souffert ! L'émotion... Quelle journée !

VOIX DE IACHA, *qui arrive de la salle de billard.* Sept à dix-huit.

(*On entend rouler les billes.*)

GAIEV, *il ne pleure plus et son visage a changé d'expression.* Je me sens extrêmement fatigué. Firss, viens m'aider à changer de vêtements. (*Il traverse la salle et disparaît, suivi de Firss.*)

PITSCHIK. Et alors ? Raconte-nous, maintenant.

MADAME RANIEVSKI. La Cerisaie est vendue, oui ou non ?

LOPAKINE. Elle l'est.

MADAME RANIEVSKI. Vendue à qui ?

LOPAKINE. A moi. L'acheteur, c'est moi.

(*Un silence. Mme Ranievski est comme anéantie. Pour ne pas tomber, elle s'appuie à une table et à un fauteuil. Varia détache de sa ceinture son trousseau de clés, le jette au milieu du salon et s'en va.*)

LOPAKINE. Oui, l'acheteur, c'est moi. Excusez-moi, je vous prie... tout s'embrouille dans ma tête... je ne trouve plus mes mots. (*Il rit.*) Voilà. Nous entrons dans la salle des ventes. Deriganov est déjà là, installé, sûr de lui. Votre frère n'avait que quinze mille roubles, et Deriganov attaque les enchères avec trente mille, toutes dettes payées. La partie est perdue pour vous. Alors, tant pis, j'entre dans la danse pour mon compte. Quarante mille. Deriganov, quarante-cinq. Moi, cinquante-cinq. Il enchérissait par cinq, moi par dix. Je pousse jusqu'à quatre-vingt-dix. Une fois, deux fois, trois fois... La Cerisaie est à moi. (*Il rit.*) A moi ! A moi ! Allez ! Dites-moi que je suis saoul, que je suis fou. Secouez-moi ! Réveillez-moi ! (*Il tape du pied.*) Mais je vous interdis de vous moquer de moi ! Ah ! Si mon père et mon grand-père pouvaient sortir de leurs tombes et voir ce mioche qui ne savait même pas lire, et qu'on fouettait, et qui s'en allait pieds nus dans la neige, s'ils le voyaient levant la main... « Quatre-vingt-dix mille ! »... et la Cerisaie est à lui... ils ne comprendraient pas ! J'ai acheté le plus beau domaine qu'il y a au monde, la terre sur laquelle mon père et mon grand-père ont été serfs, la maison où on ne me laissait même pas entrer à la cuisine... Non, ce n'est pas possible. Réveillez-moi, je vous dis ! (*Il ramasse les clefs et leur sourit tendrement.*) Elle a jeté les clefs pour bien montrer qu'elle n'est plus la maîtresse ici. (*Il les fait tinter.*) Bon. Comme elle voudra... (*On entend les musiciens qui accordent leurs instruments.*) Hé ! les musiciens, jouez ! C'est ma fête aujourd'hui. Je veux vous entendre ! Et vous tous, je vous invite. Vous verrez comme Lopakine lève sa hache dans la forêt et fait tomber tous les arbres par terre. Nous bâtirons des maisons et nos petits-fils et les enfants de nos petits-fils vivront ici une vie nouvelle. Allons ! Musique, j'ai dit ! (*L'orchestre joue. Mme Ranievski s'est laissé tomber sur une chaise. Elle pleure amèrement. Lopakine, à Mme Ranievski, avec reproche :*) Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ? Ma pauvre amie, ma douce amie, il est trop tard maintenant ! (*Des larmes aux yeux.*) Ah ! Si la soirée d'aujourd'hui pouvait déjà être loin derrière nous !... si toute cette vie que nous menons, si incohérente et si triste, pouvait n'être plus qu'un souvenir...

PISTCHIK, *il prend Lopakine par le bras et l'entraîne.* Il vaut mieux la laisser seule. Passons dans la salle. Allons, viens.

LOPAKINE, *avant de sortir.* Alors quoi ? Vous n'avez pas entendu ? Musique ! Et je veux que ça fasse du bruit ! A faire éclater les vitres ! Quand je dis quelque chose, je veux qu'on m'obéisse. C'est le nouveau propriétaire de la Cerisaie qui parle. (*Il se cogne à une petite table et manque de faire tomber un candélabre.*) Ça ne fait rien, je paierai tout.

(*Il sort avec Pistchik. Il n'y a plus personne que Mme Ranievski. Blottie au fond d'un grand fauteuil, elle pleure. L'orchestre joue en sourdine. Ania et Trofimov entrent. Ania s'approche de sa mère et se met à genoux devant elle. Trofimov reste debout.*)

ANIA. Maman... Maman... tu pleures ?... Ma petite maman... ma jolie petite maman... mon ange adoré... je t'aime... Oui, c'est vrai, ils l'ont vendue ! Il n'y a plus de Cerisaie ! Mais ne pleure pas, maman, il te reste encore toute une vie à vivre, il te reste ton âme, chaude et pure, ton âme d'oiseau... Viens avec moi, maman, allons-nous-en d'ici... Nous planterons une autre Cerisaie, plus belle que celle-ci, tu verras. Et une joie calme, une joie profonde descendra enfin sur nous tous comme la lumière du soir... Et tu souriras... tu souriras... Allons ! viens, ma chérie... viens...

RIDEAU

LES GALAS DE LA PIECE EN UN ACTE

Nous recevons chaque semaine de nombreux manuscrits qui sont soumis au Comité de lecture. Malgré toute leur bonne volonté les membres du Jury ne peuvent donner leur appréciation tout de suite, c'est ce qui nous amène à demander aux auteurs un délai plus grand avant de leur faire connaître le sort réservé aux œuvres présentées et ceci dans le but de réserver les chances de chacun.

Nous rappelons aux amateurs de théâtre souhaitant assister à nos représentations qu'ils doivent écrire au siège de l'Association : Ange Gilles, président des Galas de la pièce en un acte, 34, rue Scheffer, Paris (6e).

A. G.

acte 4

Le décor du premier acte. Mais les murs sont nus et les fenêtres sans rideaux. Les quelques meubles qui restent sont empilés dans un coin, comme pour être vendus. Impression de vide. A terre, près de la porte d'entrée, des malles, des valises, des paquets.

A gauche de la porte ouverte, on entend les voix de Varia et d'Ania. Debout au milieu de la chambre, Lopakine semble attendre quelqu'un. Iacha tient un plateau sur lequel il y a des flûtes à champagne. Dans l'antichambre, Epikodov ficelle une malle. Du fond, vient un murmure confus. On entend la voix de Gaiev : « Merci, mes amis, merci. »

IACHA. C'est les paysans qui sont venus faire leurs adieux. Si vous voulez mon idée, monsieur Lopakine, je ne suis pas contre les paysans, mais je les trouve bêtes.

(*La rumeur s'éloigne. On voit Mme Ranievski et Gaiev traverser l'antichambre. Mme Ranievski ne pleure pas, mais elle est pâle, et elle a comme un tremblement dans la figure. Elle a du mal à parler.*)

GAIEV. Tu leur as donné ta bourse, comme dans l'ancien temps. Nous ne pouvons plus, Liouba, nous ne pouvons plus !

MADAME RANIEVSKI. Je n'ai pas pu faire autrement. C'était plus fort que moi.

(*Tous deux disparaissent.*)

LOPAKINE, *leur parlant par la porte ouverte.* Je vous en prie... je vous le demande.. faites-moi l'honneur de boire un petit verre de champagne avec moi avant le départ. Je vous assure, j'y tiendrai beaucoup... J'ai oublié d'en rapporter de la ville et, au buffet de la gare, il n'en restait qu'une seule bouteille... (*Un silence.*) Alors ?... Vraiment ?... Vous ne voulez pas ? (*Il revient.*) Si j'avais su, je ne l'aurais pas achetée. Puisque c'est comme ça, je n'en boirai pas, moi non plus. (*A Iacha :*) Bois-en, toi, au moins !

IACHA, *levant son verre.* A la santé de ceux qui partent. Et à votre bonne installation ici. (*Il boit.*) C'est pas du champagne, c'est de la bibine. Ils vous ont eu, au buffet de la gare.

LOPAKINE. Huit roubles. (*Un temps.*) Il fait un froid de loup, dans cette maison.

IACHA. On a laissé éteindre les poêles. Forcément... on s'en va ! (*Soudain, il rit.*)

LOPAKINE. Qu'est-ce qui te prend ?

IACHA. Je suis content. Content de m'en aller.

LOPAKINE. Nous sommes déjà en octobre et il y a du soleil comme en été. C'est un beau temps pour bâtir (*Il regarde sa montre et dit, par la porte :*) Mes amis, n'oubliez pas que le train part dans quarante-sept minutes, et qu'il faut donc avoir quitté cette maison dans vingt minutes. Dépêchons-nous un peu.

(*Trofimov entre, déjà en pardessus.*)

TROFIMOV. Je crois que c'est l'heure. Les chevaux sont attelés. Où diable ai-je pu fourrer mes caoutchoucs ! J'ai dû les perdre. (*Par la porte.*) Ania, je ne trouve pas mes caoutchoucs.

LOPAKINE. Je prends le même train que vous. Je descends à Karkoff. J'y passerai même tout l'hiver. J'ai du travail qui m'attend. Ici j'ai trop flâné, trop bavardé avec vous tous, je me suis éreinté à ne rien faire. Je ne sais même plus me servir de mes mains. Elles sont là qui pendent bêtement au bout de mes bras, comme si c'étaient les mains d'un autre.

TROFIMOV. Nous partons. Et vous allez pouvoir vous remettre au travail... (*Avec une pointe d'ironie :*) à ce travail si dévorant et si utile.

LOPAKINE. Bois un peu de champagne.

TROFIMOV. Non, pas envie.

LOPAKINE. Alors, toi, tu retournes à l'Université ?

TROFIMOV. Oui, je les accompagne jusqu'à la ville, et là on se quitte. Je change de train. Direction Moscou.

LOPAKINE. Les professeurs doivent se demander ce que tu deviens. Je parie qu'ils ont interrompu leurs cours : ils attendent ton arrivée.

TROFIMOV. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

LOPAKINE. Ça fait combien d'années que tu es étudiant ?

TROFIMOV. Je te dis que ce n'est pas le moment de plaisanter ! (*Il continue tout en cherchant ses caoutchoucs.*) Lopakine, il est bien probable qu'on se quitte pour ne plus se revoir. Permets-moi, en partant, de te donner un conseil : perds l'habitude de gesticuler dans le vide quand tu ne te surveilles pas. Et dis-toi ceci : tes grands projets, ces pavillons, ces locataires d'aujourd'hui qui deviendront les propriétaires de demain, tout ça, vois-tu, c'est encore une espèce de gesticulation dans le vide... Mais ça ne fait rien, je t'aime bien, Lopakine. Tu remues un peu trop les bras, mais tu as des mains d'artiste — tu crois parler chiffres, et toi aussi, au fond, tu rêves, à ta façon...

LOPAKINE, *lui serrant affectueusement la main.* Adieu. Je te remercie de tout ce que tu m'as dit : le bon et le mauvais. Si tu as besoin d'argent pour ton voyage, je suis là.

TROFIMOV. Pas besoin d'argent. Qu'est-ce que j'en ferais ?

LOPAKINE. Mais Ania et toi, vous n'avez pas un sou, ni l'un, ni l'autre...

TROFIMOV. On s'arrangera, je te remercie. J'ai touché l'argent de ma traduction. Il est même là, dans ma poche. (*Inquiet.*) Mais je ne trouve toujours pas mes caoutchoucs.

(*A ce moment, Varia paraît sur le seuil de la porte.*)

VARIA. Tenez ! Emportez-les vos horreurs. (*Et elle lance, sans entrer dans la chambre, une paire de caoutchoucs.*)

TROFIMOV. Ne vous fâchez pas ! D'ailleurs ces... horreurs ne sont même pas les miennes.

LOPAKINE. Au printemps j'ai fait semer un millier d'hectares, en pavots. L'opération m'a rapporté quarante mille roubles de bénéfices nets. Et quand tous mes pavots étaient en fleurs, ça valait le coup d'œil, je t'assure. Alors, tu vois, si je t'offre de l'argent, c'est que je peux. Pourquoi fais-tu le grand seigneur avec moi. Je suis un moujik, et je t'offre ça de bon cœur.

TROFIMOV. Ton père était moujik, le mien, pharmacien, tout ça ne compte pas pour nous. (*Lopakine a le*

portefeuille en main.) Mais non, mais non, laisse donc ! Tu m'offrirais deux cent mille roubles, que je ne les prendrais pas. Je suis un homme libre, et toutes ces choses derrière lesquelles vous courez tous, les pauvres comme les riches, n'ont pas plus d'importance dans ma vie qu'une plume qui vole. Je peux me passer de vous, je peux vous dépasser, je me sens plus fort, plus fier. L'humanité marche vers la plus haute vérité, vers le plus haut bonheur possibles. Et je suis au premier rang.

LOPAKINE. Arriveras-tu au but ?

TROFIMOV. J'y arriverai. (*Un temps.*) Et même si je n'y arrive pas, j'aurai au moins montré aux autres la route à suivre.

(*On entend au loin le battement d'une hache sur un arbre.*)

LOPAKINE. Mon cher, il est l'heure. On reste là, à discuter les uns devant les autres, le nez en l'air, et pendant ce temps-là, la vie passe. Quand je travaille dur et longtemps, je me sens plus gai, plus léger... j'ai l'impression d'avoir enfin une raison de vivre. Et il y a tant de gens qui vivent on se demande pourquoi. Enfin ! C'est leur affaire, moi, ils ne me gênent pas. On m'a dit que Gaiev a fini par accepter la place qu'on lui offrait à la banque. Six mille roubles par an. Oui, mais avec lui, est-ce que ça va durer ? Il est si paresseux.

(*Ania paraît sur le seuil de la porte.*)

ANIA. Maman vous fait demander qu'on n'abatte aucun arbre tant qu'elle sera encore dans cette maison.

TROFIMOV. Et on a besoin de vous demander ça ? Vraiment, si vous aviez eu le moindre tact... (*Il sort.*)

LOPAKINE. Bon, j'y vais, j'y vais... Je leur avais pourtant dit de faire attention... (*Il sort derrière Trofimov.*)

ANIA. Et Firss, est-ce qu'on l'a emmené à l'hospice ?

IACHA. Ce matin j'ai dit qu'on l'emmène. On a dû le faire.

ANIA, *à Epikodov qui traverse la chambre.* Epikodov, je vous en prie, tâchez de savoir si Firss a été emmené à l'hospice.

IACHA. Je l'ai dit ce matin, à Igor. Pourquoi poser cinquante fois la même question ?

EPIKODOV. Je crois que Firss ne vaut même plus la réparation. Et qu'il est temps pour lui de plier bagage pour l'autre monde. Et même, à parler franchement, je ne peux que l'envier. (*Il pose une valise sur un carton à chapeau qui s'écrase.*) Naturellement. (*Il sort.*)

IACHA. Trente-six malheurs, va !

VARIA, *par la porte.* A-t-on emmené Firss à l'hospice ?

ANIA. Oui. C'est fait.

VARIA. Alors, pourquoi n'a-t-on pas pris la lettre pour le docteur ?

ANIA. On a dû l'oublier. Il faut les rattraper. (*Elle sort.*)

VARIA. Et Iacha, où est-il ? Dis-lui que sa mère est arrivée pour lui faire ses adieux. Elle est à la cuisine.

IACHA. Non ! Mais tout de même ! Vous avouerez qu'il y a de quoi perdre patience !

(*Douniacha est entrée depuis un instant. Elle s'occupe des bagages. Maintenant que Iacha est seul, elle s'approche de lui.*)

DOUNIACHA. Iacha... Vous pourriez m'accorder un petit regard... Vous partez, vous m'abandonnez. (*Elle lui passe les bras au cou en pleurant.*)

IACHA. C'est pas une raison pour pleurer ! (*Il lape un verre de champagne.*) Moi, dans six jours, je serai à Paris. Demain on monte dans le rapide, et adieu ! On disparaît. Comme si on n'était jamais venu. C'est incroyable ! Et vive la France ! Non, ce pays-ci n'est pas fait pour moi, je vous le laisse. D'abord je n'aime pas les sauvages. (*Il lape encore du champagne.*) Allons ! Séchez vos larmes. Vous n'aurez qu'à bien vous conduire à l'avenir, et vous n'aurez plus l'occasion de pleurer.

DOUNIACHA, *se poudrant et se regardant dans une petite glace.* Vous m'écrirez de Paris, au moins ? Vous savez, je vous ai aimé, Iacha... Je vous ai tellement, tellement aimé ! Je suis une créature si tendre, Iacha, si sensible, si délicate...

IACHA. On vient.

(*Tout en fredonnant, il va s'occuper des bagages. Entrent Mme Ranievski, Gaiev et Charlotte.*)

GAIEV. Il faudrait partir... Il est peut-être l'heure. (*Il aperçoit Iacha, et le regarde en fronçant les sourcils.*)

MADAME RANIEVSKI. Nous avons encore dix minutes. (*Elle parcourt la chambre du regard.*) Adieu, brave maison, adieu grand-mère... Il ne te reste plus qu'un hiver à vivre et, quand viendra le printemps, tu ne seras plus là, on t'aura démolie... Ces murs... ces murs... que de choses ils ont vues ! (*A Ania.*) Si tu savais ! (*Elle l'embrasse.*) Ma chérie, tu rayonnes, tu as les yeux tout brillants, jamais tu n'as été plus heureuse... Avoue-le... mais avoue-le...

ANIA. Oui, très heureuse, maman... C'est une vie nouvelle qui commence.

GAIEV. C'est vrai, tout va bien. Tant que cette menace de vente pesait sur nous, nous nous agitions, nous étions malheureux. Et, maintenant que c'est fait, qu'il n'y a plus à revenir là-dessus, nous sommes tous calmés, et même presque gais. Me voilà lancé dans les banques... la haute finance... La rouge au milieu... Et toi, laisse-moi te regarder... mais oui, tu as meilleure mine, ma parole...

MADAME RANIEVSKI. Oui, c'est vrai, mes nerfs vont mieux... (*On lui apporte son manteau et son chapeau.*) Et même je dors bien. Iacha, prends mes valises, l'heure approche. (*A Ania.*) Mon enfant, nous nous reverrons bientôt. Je vais à Paris, avec l'argent que notre tante la comtesse nous a envoyé pour racheter la Cerisaie — vive notre tante la Comtesse ! — mais cet argent-là ne fera pas très long feu, j'en ai peur.

ANIA. Oh ! maman, tu reviendras vite... vite... n'est-ce pas ? Pendant ton absence, je tâcherai de passer un examen, et à ton retour, tu verras, je pourrai travailler, pour t'aider. Nous ferons des lectures ensemble, tu veux bien, maman ? (*Elle lui embrasse les mains.*) Pendant les soirées d'automne nous lirons des livres... beaucoup de livres... Un monde nouveau et merveilleux s'ouvrira devant nous... (*Inquiète.*) Maman, tu reviendras ?

MADAME RANIEVSKI. Oui, mon amour, je reviendrai. (*Elle l'embrasse. Lopakine entre. Charlotte chantonne.*)

GAIEV. Heureuse Charlotte, elle a le cœur à chanter.

(*Charlotte prend un paquet. Ce paquet a vaguement la forme d'un enfant emmailloté.*)

CHARLOTTE. Fais dodo, mon enfant chéri... fais dodo, mon petit bébé... (*Elle imite les pleurs d'un enfant.*) Allons, tais-toi, mon mignon, tais-toi, mon trésor... (*Nouveaux pleurs.*) Oui, oui... on a du chagrin, n'est-ce pas ? (*Elle jette le paquet sur le tas où elle l'a pris.*) Vous partez, c'est très joli, mais il faudrait tout de même me trouver du travail. Je n'ai pas les moyens de vivre sans rien faire, moi.

LOPAKINE. Nous vous trouverons quelque chose, Charlotte Ivanovna.

GAIEV. Tout le monde nous quitte. Varia s'en va. Décidément, personne ne veut plus de nous.

CHARLOTTE. J'ai cherché à me placer en ville. Rien à faire. Il faut bien que je cherche ailleurs. (*Elle fredonne.*) Mais qu'importe après tout...

(*Entre Pistchik.*)

LOPAKINE. Tiens ! Voici le cheval de Caligula.

PISTCHIK, *haletant.* Laissez-moi souffler... je n'en peux plus... Mes amis, mes admirables amis... donnez-moi un verre d'eau.

GAIEV. Il vient encore nous soulager de quelques roubles. Trop honoré ! Je ne veux plus assister à l'opération. Je préfère m'en aller. (*Il sort.*)

PISTCHIK. Belle madame, il y a longtemps que je n'étais pas venu me jeter à vos pieds ! (*A Lopakine.*) Tiens ! Tu es là ? Je suis content de te rencontrer, homme supérieur. Ouvre tes yeux, regarde et prends. (*Il lui remet de l'argent.*) Quatre cents roubles... Je t'en dois encore huit cent quarante.

LOPAKINE, *incrédule.* Allons ! allons ! (*Regardant l'argent.*) Mais c'est que c'est vrai ! Où as-tu pris cet argent-là ?

PISTCHIK. Attends... j'ai chaud... Mon cher, je nage dans l'extraordinaire. Des Anglais sont venus chez moi l'autre jour. Ils ont trouvé dans mes terres je ne sais quelle argile blanche. (*A Mme Ranievski.*) Et vous, ma charmante, ma ravissante, prenez déjà ces quatre cents roubles. (*Il les lui donne.*) Le reste viendra plus tard. (*Il boit de l'eau.*) Tout à l'heure, dans le train, un jeune homme racontait qu'un grand philosophe, vous savez bien, le célèbre... comment déjà ?... conseille aux gens de sauter du toit. « Saute ! dit-il, saute ! Tout le problème est là. » (*Etonné.*) Un philosophe ! Voyez-vous ça !... (*Demandant.*) De l'eau.

LOPAKINE. Qu'est-ce que c'est que ces Anglais ?

PISTCHIK. Je leur ai cédé toute l'argile de ma propriété pendant vingt-quatre ans. Et maintenant, excusez-moi, je n'ai pas le temps, il faut que je coure chez Znoikov... et de là chez Kardamov... et de là... mes enfants, je dois de l'argent à tout le monde. (*Il boit.*) Portez-vous bien, je reviendrai jeudi.

MADAME RANIEVSKI. Nous prenons le train. Nous passons la nuit en ville. Et demain je repars pour l'étranger.

PISTCHIK. Quoi ? (*Inquiet.*) Et pour quelle raison passez-vous la nuit en ville ?... Ah !... Aussi je me disais : ces meubles, ces malles... oui, c'est vrai... et je n'y pensais plus... Enfin, ça ne fait rien (*Il a soudain des larmes aux yeux.*) ... ça ne fait rien... Quelle intelligence supérieure tout de même ces Anglais... Ça ne fait rien... Soyez heureux quand même... et que Dieu vous aide... Ça ne fait rien... tout a une fin en ce monde..., n'est-ce pas... (*Il baise la main de Mme Ranievski.*) Si jamais la nouvelle de ma mort parvenait jusqu'à vos oreilles, vous vous direz : « C'est vrai, il y a eu sur la terre un certain Pistchik, qui était ceci... qui était cela... » Et si vous n'arrivez plus à vous rappeler ma figure, vous n'aurez qu'à vous dire encore : « Mais bien sûr ! C'est celui qui ressemblait à un cheval. Dieu ait son âme ! » Quel temps merveilleux pour la saison ! (*Il sort très ému, mais revient aussitôt.*) Dachenka, ma fille, vous fait ses salutation. (*Il sort.*)

MADAME RANIEVSK. Maintenant on peut partir. Mais j'ai encore deux choses qui m'inquiètent. D'abord Firss, qui est malade. (*Elle regarde l'heure.*) Il nous reste encore cinq minutes.

ANIA. Maman, ne t'inquiète pas, Firss a été emmené à l'hospice. Iacha s'en est occupé ce matin.

MADAME RANIEVSKI. Et puis Varia. Elle est habituée à se lever de bonne heure et à travailler toute la journée. Et maintenant qu'elle n'aura plus rien à faire, elle va se trouver comme un poisson qu'on a retiré de l'eau. Elle a déjà maigri, elle est toute pâle, elle pleure tout le tout... la pauvre ! (*Un temps.*) Iermolai Alexeievitch, j'avais rêvé de vous voir mariés un jour, tous les deux... et même il me semblait que, de votre côté, c'était déjà presque décidé... (*Elle dit quelque chose à l'oreille de Ania. Ania fait un signe à Charlotte. Et toutes deux disparaissent.*) Elle vous aime, j'ai l'impression qu'elle est faite pour vous, et je ne comprends pas pourquoi vous avez toujours l'air de vouloir vous éloigner l'un de l'autre. Non, je ne comprends pas.

LOPAKINE. A vrai dire, moi non plus je ne comprends pas. Comme tout ça est étrange ! Si nous avons encore le temps, pour ma part, je suis prêt. Oui, réglons ça tout de suite et qu'on n'en parle plus. Je sens bien que, dès que vous ne serez plus là, je n'arriverai pas à faire ma demande.

MADAME RANIEVSKI. Quel bonheur ! Ça va être l'affaire d'une minute. Je l'appelle tout de suite. (*Appelant.*) Varia !

LOPAKINE. Et il y a justement du champagne, ça tombe bien. (*Il regarde le plateau.*) Tiens ! Les verres sont vides. Quelqu'un a tout bu. Il y en a qui ne se gênent pas ici !

MADAME RANIEVSKI. Parfait. On va vous laisser seul. Iacha, allez... (*Allant vers la porte.*) Varia, laisse tout et viens ici... viens vite. (*Elle sort.*)

LOPAKINE, *seul, regardant sa montre.* Oui...
(*Un silence. Derrière la porte, on entend un rire vite réprimé, puis des chuchotements. Enfin, Varia entre, et va jusqu'au tas de bagages, comme pour y chercher quelque chose.*)

VARIA. C'est curieux, je ne la trouve pas.

LOPAKINE. Qu'est-ce que vous cherchez ?

VARIA. Pourtant je l'ai rangée moi-même il y a un instant, mais je ne sais plus où.
(*Un silence.*)

LOPAKINE. Et vous, que comptez-vous faire maintenant ?

VARIA. Moi ? J'irai chez les Ragouline. J'ai accepté de diriger leur intérieur... Gouvernante, quoi.

LOPAKINE. A Iachnievo ? C'est encore assez loin d'ici... Pas trop... (*Un silence.*) Ainsi votre vie dans cette maison s'achève aujourd'hui.

VARIA, *fouillant à nouveau dans le tas de bagages.* Où peut-elle être ? (*Soudain.*) A moins que je ne l'aie rangée dans la malle !... Oui, ma vie dans cette maison s'achève aujourd'hui... et pour toujours.

LOPAKINE. Et moi, je pars pour Karkoff tout de suite... oui, par le même train... Les affaires, toujours les affaires... Je laisse Epikodov pour garder la maison. Je viens de l'engager.

VARIA. Pourquoi pas ?

LOPAKINE. L'année dernière, à la même époque, rappelez-vous, il neigeait déjà. Et maintenant nous avons du soleil, et pas de vent. Seulement, il fait froid. Trois degrés en dessous.

VARIA. Je n'ai pas regardé le thermomètre... (*Un temps.*) D'ailleurs il est cassé, notre thermomètre.
(*Un silence, puis.*)

UNE VOIX AU DEHORS. Ermolai Alexeievitch !

LOPAKINE, *comme s'il n'attendait que cet appel.* J'arrive !
(*Il sort rapidement. Varia, assise par terre, la tête sur un paquet sanglote sans bruit. La porte s'ouvre et Mme Ranievski entre avec précaution.*)

MADAME RANIEVSKI. Alors ? (*Un temps.*) Cette fois, c'est l'heure.

VARIA, *qui ne pleure plus et qui s'essuie les yeux.* Oui, petite maman, c'est l'heure. Je pourrai coucher ce soir chez les Ragouline, si je ne rate pas mon train.

MADAME RANIEVSKI, *par la porte.* Ania, mets ton manteau.
(*Entre Ania, suivie de Gaiev et de Charlotte. Gaiev a mis un gros pardessus à capuchon. Puis viennent les domestiques, les cochers. Epikodov s'affaire autour des bagages.*)

MADAME RANIEVSKI. Maintenant, je crois qu'on peut y aller.

ANIA, *gaiement*. En route ! En route !

GAIEV. Mes amis, mes chers amis, au moment de quitter cette maison, ai-je le droit de me taire, puis-je imposer silence à tous les sentiments que je sens frémir dans mon cœur ?...

ANIA. Mon oncle !

VARIA. Mon petit oncle, il ne faut pas !

GAIEV. Je carambole au milieu... Bon je me tais.

(*Entre Trofimov, puis Lopakine.*)

TROFIMOV. Allons ! mes amis, on part ! on part !

LOPAKINE. Epikodov ! mon pardessus !

MADAME RANIEVSKI. Encore une minute ! Oh ! c'est comme si je n'avais vu ces murs... ni ces plafonds... ni rien... Tiens ! Je n'avais même pas remarqué... (*Elle n'achève pas.*) Je regarde cette maison comme pour la première fois... Oh ! je la dévore des yeux... je voudrais l'emporter... je l'aime... je l'aime...

GAIEV. Je me rappelle, quand j'avais six ans, le matin de la Pentecôte, j'étais assis sur le rebord de cette fenêtre, et je regardais mon père s'en aller à l'église...

MADAME RANIEVSKI. Tous les bagages sont partis ?

LOPAKINE. Oui, je crois. (*A Epikodov qui lui apporte son pardessus.*) Garde bien la maison. Je compte sur toi.

EPIKODOV, *d'une voie enrouée*. Vous pouvez, Ermolai Alexeievitch, vous pouvez...

LOPAKINE. Tu as une drôle de voix !

EPIKODOV. Je viens de boire de l'eau. J'ai sûrement avalé quelque chose...

IACHA, *méprisant*. Paysan !

MADAME RANIEVSKI. Quand nous serons partis, il ne restera plus une âme dans cette maison.

LOPAKINE. Jusqu'au printemps.

(*Varia a retiré trop brusquement son parapluie de son fourreau, et elle se trouve soudain la main levée, et l'air menaçant. Lopakine fait mine d'avoir peur et de se protéger la tête.*)

VARIA. Voyons ! voyons ! Je ne pensais tout de même pas à... (*Elle n'achève pas.*)

TROFIMOV. Allons, mes amis, en voiture. C'est l'heure, le train va entrer en gare.

VARIA. Pierre, les voici, vos caoutchoucs... ils étaient à côté de la malle... (*Triste.*) Comme ils sont sales... et usés...

TROFIMOV, *mettant ses caoutchoucs*. Allons ! En route !

GAIEV, *très ému et pour ne pas pleurer*. Le train... la gare... Je croise au milieu, je double dans l'angle droit, je rattrape à gauche...

MADAME RANIEVSKI. Partons.

LOPAKINE. Tout le monde y est ? Il ne reste plus personne ? (*Il ferme la porte de gauche.*) Tout le linge est rangé là. Je ferme à clef. Partons.

ANIA. Adieu, la maison, adieu la vie ancienne.

TROFIMOV. Bonjour la vie nouvelle.

(*Il sort avec Ania. Varia parcourt la chambre du regard, et sort sans hâte. Puis Iacha et Charlotte, celle-ci tenant son chien en laisse.*)

LOPAKINE. Et voilà pour jusqu'au printemps. Sortez tous, je vous en prie, et au revoir.

(*Il sort. Mme Ranievski et Gaiev restent seuls. Comme s'ils n'attendaient que le départ de Lopakine, ils se jettent au cou l'un de l'autre et pleurent le plus doucement possible afin de n'être pas entendus.*)

GAIEV, *qui est au désespoir*. Ma sœur... ma Liouba...

MADAME RANIEVSKI. O ma Cerisaie, ma douce, ma belle Cerisaie ! Ma vie, ma jeunesse, mon bonheur... adieu... adieu...

VOIX D'ANIA, *qui appelle gaiement*. Maman !

VOIX DE TROFIMOV. Hé ! Ho !

MADAME RANIEVSKI. Un dernier regard sur tout ça... Ma pauvre maman aimait tant aller et venir dans cette chambre... la chambre des enfants...

GAIEV. Ma Loubia... ma petite sœur...

VOIX D'ANIA. Maman !

VOIX DE TROFIMOV. Hé ! Ho !

MADAME RANIEVSKI. Nous venons !

(*Ils sortent. La scène est vide. On entend fermer du dehors la dernière porte, puis les voitures partir. Le silence revient. Puis le bruit sourd et régulier d'une hache abattant un arbre. Des pas. Par la porte de droite, entre Firss. Veston et gilet blanc. Mais aux pieds, des pantoufles. Il est malade. Il va jusqu'à la porte de gauche et essaye en vain de l'ouvrir.*)

FIRSS. Fermée. Partis. (*Il s'assied sur le canapé.*) Ils m'ont oublié... ça ne fait rien... je vais attendre ici... Et Léonide Andreievitch n'a sûrement pas pensé à mettre sa pelisse. Il est sorti en pardessus... (*Il est soucieux, il soupire.*) J'aurais dû faire attention... Ah ! C'est jeune... C'est jeune, ça n'a pas d'expérience. (*Il marmonne quelque chose, puis.*) La vie a passé, et c'est comme si je n'avais pas vécu... (*Il s'allonge.*) Je vais m'étendre un peu. Tu n'as plus beaucoup de force, mon vieux Firss... plus beaucoup... et même.., presque... plus du tout... plus du tout... Ah ! grand niquedouille, va !

(*Il reste allongé, immobile. On entend, comme venant du ciel, très loin, le bruit mourant et triste, comme d'une corde de guitare qui se casserait. Puis, de nouveau, le silence. Et dans le silence, le battement lointain et régulier d'une hache contre un arbre.*)

RIDEAU

"LA CERISAIE"...

« Je tiens La Cerisaie *pour le chef-d'œuvre de Tchékov, a écrit Jean-Louis Barrault. Parmi les quatre grandes pièces qu'il a écrites pour le théâtre, elle est celle qui se généralise le plus impérativement, celle qui s'immortalise le mieux.* La Cerisaie, *c'est, aussi, la dernière œuvre de Tchékov, celle dans laquelle il a atteint le plus grand dépouillement, celle dans laquelle on retrouve le plus complètement sa tendresse humaine. Comme les autres grandes pièces de Tchékov,* La Cerisaie *a été révélée au public français par Georges et Ludmilla Pitoëff (sous le titre* Le Jardin des Cerises), *mais, lorsqu'en 1954, Jean-Louis Barrault l'inscrivit au répertoire de sa Compagnie, c'est à Georges Neveux, homme de théâtre, poète et d'ascendance (en partie) russe qu'il demanda d'en faire l'adaptation.*
Ce fut un mémorable succès qui soutient, avec bonheur, la comparaison avec la représentation de la version originale que vint donner le Théâtre d'Art de Moscou, voici deux ans, au Théâtre des Nations.
Chargé de la nouvelle scène nationale de l'Odéon - Théâtre de France, Jean-Louis Barrault a tenu à y présenter, dès sa première saison, La Cerisaie, *avant de l'emmener en tournée à travers l'Europe. Et le miracle s'est renouvelé. Le succès de 1954 s'est confirmé...*

...ET LA CRITIQUE

ROBERT KEMP :

La belle soirée !

La belle soirée ! Belle de vérité et de simplicité... Tchékov n'ébranle pas les piliers du monde, il ne fait pas combattre l'armée de Dieu contre les légions de Satan, il ne nous demande pas de choisir entre l'être et le néant. Il nous peint la vie d'une famille un peu noble, un peu riche, que sa frivolité, sa nonchalance, l'habitude de ne rien faire, conduisent à la ruine et à une irrémédiable déchéance. C'est aussi la vie d'une société ; la « société » tout court, dans le langage de 1904, en Russie tsariste ; un an avant la première révolution ; treize ans avant la révolution décisive. Tchékov n'a pas vu la catastrophe. Il est mort très vite après la création de sa *Cerisaie*. Mais il ne faisait pas des gestes de prophète ; il était prophète, sans phrases ni gesticulations. *La Cerisaie*, c'est une étape.

Le Monde (1954)

MARCELLE CAPRON :

Joie... joie...

Joie : le texte français de Georges Neveux, que ses origines désignaient pour cette traduction. Il y fallait en outre un écrivain et un poète. Ce fut un écrivain et un poète auquel Jean-Louis Barrault s'adressa. Résultat : Le texte français de *La Cerisaie* nous rend la chaleur, la rêverie et la tendresse de l'œuvre de Tchékov. Et son dialogue est d'une aisance suprême. Fluide et diapré. Il nous comble de plaisir.
Joie : la mise en scène de Jean-Louis Barrault. Une mise en scène charnelle. Je veux dire qui nous met en communication physique avec les personnages. Et qui participe, dans son animation, de la chorégraphie et de la musique. Dense et légère tout à la fois. Complexe et simple. Comme la pièce. Comme les cœurs de ses héros.

Combat (1954)

JACQUES LEMARCHAND :

La plus sûre intelligence des cœurs.

Toute la pièce est organisée et conduite avec la plus sûre intelligence des cœurs. Cent petits détails vrais, d'une netteté de cristal, fugitifs, jamais inutiles, créent peu à peu cette atmosphère tendrement pathétique qui est celle de tout l'œuvre de Tchékov. Ces personnages sont tous, à des degrés divers, ridicules et attachants. C'est le vieux Gaiev, dont l'incurie est en partie cause du désastre, et dont le premier mot, à son entrée en scène, est pour blâmer avec véhémence le désordre administratif qui a fait que son train a eu deux heures de retard ; c'est le bal absurde donné dans la Cerisaie le jour même où la propriété est vendue ; c'est l'enfantine explosion de joie de Lopakine, fils de serf et qui devient propriétaire de la Cerisaie. Chacun des personnages du drame mériterait une étude à part, car ce sont des personnages de roman auxquels l'art précis de Tchékov a donné d'exactes dimensions théâtrales. Et le plus grand, celui qui les domine tous, est évidemment cette Cerisaie elle-même, invisible, et dont la présence nous est soudain révélée par les coups sourds des bûcherons qui l'abattent.

Le Figaro Littéraire (1954)

MORVAN LEBESQUE :

L'œuvre d'un poète sur l'œuvre d'un poète.

De toutes les traductions de *La Cerisaie*, la meilleure est celle de M. Georges Neveux. C'est celle-ci, œuvre d'un poète sur l'œuvre d'un poète, que Barrault a choisie et même recommandée. A M. Wakhévitch, il a confié des décors qui rappelleraient ceux de Stanislavsky avec une indispensable note moderne ; et M. Wakhévitch — que nous n'admirons, certes, pas toujours ! — a merveilleusement réussi dans son entreprise. Pour le metteur en scène, Barrault a choisi Barrault... et s'est surpassé. Quant à la troupe, nous savions déjà que c'était peut-être la meilleure de Paris. Et elle nous a comblés.

Carrefour (1954)

PIERRE BERGER :

Tout est familier, sensible.

Tchékov, il faut bien en faire cas, avait rapporté de ses voyages en France, en Allemagne, en Italie, la conviction qu'il fallait « internationaliser » le théâtre. Tout en respectant les caractéristiques mentales de ses compatriotes, il avait donc tenté d'élargir son horizon originel. Et je crois bien que Barrault a, mieux que d'autres, peut-être, compris les intentions de Tchékov... Madeleine Renaud surtout qui, dans le rôle de Liouba, clame l'éternité de la femme avec une passion qui, justement, n'a pas de patrie.
Tchékov vivant eût aimé cette « Cerisaie » de Barrault tant elle exprime tous les battements de cœur du poète. Tout est familier, sensible, même l'ambiguïté de ce monde pétrifié dans un rêve né à la fois de l'espoir et du désespoir. Et l'on voit bien que le naturalisme peut parfois aller de pair avec la féerie intérieure de la vie. *La Cerisaie* me paraît très bien symboliser une telle alliance spirituelle.

Paris-Jour (1960)

MAX FAVALELLI :

Admirable.

Rien n'est plus difficile que de jouer du Tchékov. Il ne faut pas le jouer au surplus. La recherche du moindre effet fait se déchirer la gaze arachnéenne où s'enveloppent les personnages. C'est pourquoi certains nouveaux acteurs sont opaques et font écran entre l'auteur et le spectateur.
Défaut que n'ont point, en tout cas, Mlles Françoise Goléa et Judith Magre. Cette dernière surtout dont la personnalité singulière sert bien la fantasque Douniacha.
Quant aux autres... Simone Valère, Jean Desailly, d'un poids, d'une autorité rares, le cher André Brunot, Jean-Pierre Granval, Jean-Louis Barrault, prophète des temps futurs (c'est Gabriel Cattand qui joue d'habitude le rôle), Marie-Hélène Dasté.
Et Pierre Bertin ! Fantoche dansant et léger. Et l'admirable Madeleine Renaud. Elle a, au premier acte, un élan vers Trofimov, secouée par les sanglots, qui m'a noué la gorge et m'a laissé sans souffle. Admirable.
La Cerisaie est actuellement en fleurs. N'attendez pas qu'elles soient fanées...

Paris-Presse (1960)

Un acte de Georges Neveux

MONSIEUR IL

Distribution

Jacques Balmeyer	**Jacques Duby**
Le visiteur	**Bosufy**
Le commissaire	**François Maistre**
L'inspecteur Froidier	**Maurice Nazil**
Monsieur Il	**Marcel Lupovici**
Marie-Blanche	**Françoise Goléa**

Cette pièce en un acte, écrite pour l'émission « Grand Prix de Paris » que présente Pierre Cour sur les ondes de la R. T. F., a été jouée le 15 novembre 1959, avec la distribution ci-dessus (mise en ondes René Wilmet)

L'action se passe d'abord dans le bureau du commissaire de police, puis dans l'atelier de Balmeyer.

L'INSPECTEUR. Patron, il refuse de s'en aller.

LE COMMISSAIRE. Vous voyez bien que je n'ai pas encore signé mon courrier. Recevez-le, Froidier.

L'INSPECTEUR. Il insiste pour vous parler personnellelement. Il dit que c'est très grave. Et, cette fois, il m'a donné sa carte.

LE COMMISSAIRE. Jacques Balmeyer... Il y a un constructeur d'appareils de radio qui porte ce nom-là.

L'INSPECTEUR. C'est lui. Alors... je le fais entrer ?... Bon. Entrez, Monsieur Balmeyer.

LE COMMISSAIRE. Froidier, emportez donc le copie-de-lettres. Vous signerez le courrier pour moi. Monsieur Balmeyer, asseyez-vous.

BALMEYER. Monsieur le Commissaire, vous allez croire que je suis fou.

LE COMMISSAIRE. C'est bien plus simple. Je crois que tout le monde est fou. Si vous lisiez chaque matin les lettres que je reçois, vous en seriez persuadé. Et maintenant, je vous écoute. Allez-y.

BALMEYER. Laissez-moi d'abord respirer. Là..., ça va mieux.

LE COMMISSAIRE. Votre cravate est défaite, Monsieur Balmeyer.

BALMEYER. Oui..., peut-être..., je ne sais pas...

LE COMMISSAIRE. Montrez-moi vos mains. Vous avez un ongle arraché.

BALMEYER. J'ai essayé d'enfoncer une porte chez moi... parce qu'il se passe en ce moment des choses effrayantes derrière cette porte. Monsieur le Commissaire, il faut faire vite.

LE COMMISSAIRE. Allons ! Du calme. Pour faire vite, il faut d'abord savoir ce qu'on veut faire. Alors, racontez-moi ce qui se passe.

BALMEYER. Ça a commencé il y a un mois, oui... le 1er janvier. J'étais resté chez moi... Il faut vous dire que je loge dans un pavillon à côté de l'usine. J'ai une entrée sur la cour et une autre sur la rue. Et j'ai installé dans ma cave un atelier personnel où je travaille quelquefois à des recherches ou à des mises au point délicates. J'avais décidé d'y passer mon après-midi à bricoler et c'est là que je me trouvais justement quand j'ai entendu des bruits au-dessus de ma tête. Il pouvait être cinq heures du soir... J'avais laissé entrouverte la porte de la rue parce que j'attendais le retour de ma femme et que je m'étais aperçu, après son départ, qu'elle avait oublié ses clefs, comme toujours. J'ai crié : « Marie-Blanche, c'est toi ? » Le bruit s'est arrêté, personne n'a répondu. Je suis monté. J'ai trouvé debout, dans l'antichambre, deux messieurs en pardessus noir. On aurait dit des croquemorts. On aurait dit aussi des jumeaux, à cause de leurs yeux, des yeux bleu acier absolument pareils. Et par terre il y avait une caisse qu'ils venaient d'apporter, une caisse en bois très longue, qui ressemblait à un cercueil. En les voyant, j'ai eu un mouvement de recul.

BALMEYER. Je regrette, mais, pour les livraisons, il faudra repasser lundi.

UN DES VISITEURS. Il ne s'agit pas d'une livraison.

BALMEYER. En tout cas aujourd'hui je ne reçois personne.

LE VISITEUR. Vous avez tort. (*Et, d'une voix curieuse, une voix qui résonnait avec un certain écho, comme si elle sortait d'un poste de radio mal réglé, celui*

qui avait parlé reprit.) Oui, vous avez tort. Ce que nous venons vous proposer intéressera sûrement l'inventeur que vous êtes.

BALMEYER, *reprenant son récit.* Que voulez-vous, Monsieur le Commissaire, moi, quand on me parle de mes petites inventions, je faiblis toujours. Ils ont soulevé la caisse, l'ont descendue dans la cave, l'ont posée sur des tréteaux et ont dévissé le couvercle. Dans la caisse il y avait un homme allongé, un homme en pardessus noir, les yeux grands ouverts, les mêmes yeux exactement. Un troisième jumeau.

BALMEYER. Remportez ça, ou j'appelle la police...

LE VISITEUR. Ne criez pas. Monsieur est réparable. Oui, ces dernières années, pour des cas de ce genre, nous nous sommes adressés à un de vos confrères, rue Victor-Massé.

BALMEYER. Jusserand ? Il est mort le mois dernier.

LE VISITEUR. Voilà pourquoi nous venons chez vous.

BALMEYER. Mais, enfin, il s'agit de réparer... quoi ?

LE VISITEUR. C'est votre affaire. Voici les clefs. Vous trouverez l'ouverture là, tenez... sous le bras gauche. Nous reviendrons le 1er février. Si Monsieur Il — c'est le nom de notre ami — est réparé, votre prix sera le nôtre. M. Jusserand nous prenait un million. Nous sommes prêts à donner le double. Seulement, attention ! Pendant tout le mois de janvier nous logerons dans les parages et tous vos propos nous seront rapportés. Une indiscrétion de votre part et il peut vous arriver les pires ennuis. M. Jusserand n'a pas pris ce conseil-là au sérieux. Il a eu tort.

BALMEYER. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

LE VISITEUR. Nous ne savons pas qui nous sommes, mais nous venons de très loin.

BALMEYER, *reprenant son récit.* Et ils m'ont tout expliqué. Tout..., enfin, tout ce qu'ils savaient sur eux-mêmes, c'est-à-dire peu de choses. Ils venaient d'une autre planète qui ressemble à la nôtre, avec cette différence que les hommes n'y sont pas des hommes, mais des machines qui se comportent comme des hommes. On ne trouve, sur cette planète-là, aucun être vivant. Les animaux, les arbres, tout y est mécanique. Les habitants mangent, boivent, se marient exactement comme nous. Ils parles les mêmes langues que nous. Ils ont le pouvoir de calculer et de décider leurs actes. Ils ont de la mémoire et de la volonté. Ils font des projets. Chacune de ces machines produit sa propre électricité et la développe dans un circuit autonome. Ces machines, d'où viennent-elles ? Qui les a construites ? Ils ne le savent pas eux-mêmes. Leurs constructeurs sont partis, les laissant là tout seuls, comme un peuple d'orphelins en métal et en matière plastique. Bien entendu, ils ne peuvent pas se reproduire. Ils n'en éprouvent d'ailleurs aucun regret puisqu'ils peuvent durer des siècles et qu'ils ont l'impression d'être immortels. Pourtant, ces dernières années, ils ont eu quelques ennuis mécaniques. Et, comme ils n'ont pas de mécanicien, ils sont parfois obligés de venir sur la terre pour se faire réparer. Voilà... Cette fois vous me prenez sûrement pour un fou, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE. Mais non, mais non. Continuez.

BALMEYER. D'ailleurs, moi aussi, j'ai d'abord cru que j'étais fou. Mais non. Après le départ des deux visiteurs, la caisse se trouvait encore là, avec, dedans, ce bonhomme, toujours immobile dans son pardessus noir. La pendule de mon atelier battait paisiblement comme d'habitude... Ma femme est rentrée en chantonnant, comme d'habitude.

(*On entend claquer une porte et une voix de femme qui fredonne un air sentimental.*)

C'est toi, Marie-Blanche ?

MARIE-BLANCHE. Et qui veux-tu que ce soit. Il n'est venu personne ?

BALMEYER. Personne.

(*On entend la chanson de Marie-Blanche qui s'éloigne.*)

Après dîner, je suis redescendu dans ma cave et j'ai travaillé toute la nuit. L'intérieur du bonhomme contenait tant de réseaux conducteurs qu'au petit jour j'avais décidé de renoncer. Mais, au moment de refermer mon client dans sa boîte j'ai vu courir une petite étincelle bleue et senti comme un odeur de brûlé. J'avais trouvé le court-circuit. Les nuits suivantes j'ai donc repris mes recherches et avec une ardeur grandissante. Car j'avais maintenant l'impression d'être non plus un réparateur d'appareils, mais un véritable chirurgien. Oui, un chirurgien de l'avenir. Un chirurgien de l'ère scientifique, qui est toute proche, où les hommes de la terre se seront progressivement transformés en mécanismes et ressembleront tous à Monsieur Il. A aucun moment je n'ai pu reconstituer le plan d'ensemble de cet appareillage. Je me suis contenté d'avancer avec lenteur, un peu au hasard et par tâtonnements. Enfin, dans la nuit du 28 janvier, Monsieur Il a parlé.

MONSIEUR IL. Où suis-je ? Qui suis-je ?

BALMEYER. Vous êtes Monsieur Il et vous vous trouvez en ce moment à Paris, dans un atelier de réparations où deux de vos amis vous ont transporté.

MONSIEUR IL. Tous ces boulons que je vois sont à moi ?

BALMAYER. Oui, je viens de vous les enlever et de les remplacer. Vous ne sentez pas la différence ?

MONSIEUR IL. Je ne sens rien, Monsieur. Nous savons par nos livres ce que c'est qu'une sensation, mais nous n'en éprouvons jamais aucune.

BALMEYER. Pourtant, vos réflexes sont les mêmes que les nôtres. Tenez, regardez. Je prends ce petit marteau et je frappe sur votre genou. Votre jambe a sursauté. Donc, vous avez éprouvé une sensation.

MONSIEUR IL. Ceux qui nous ont construits devaient sûrement être des hommes comme vous, car ils nous ont faits à votre image. Mais il ne faut pas confondre la sensation et le radar. Je vous répète que je ne sens rien.

BALMEYER. Je veux bien vous croire. Mais je n'en profiterai pas pour vous brusquer en travaillant, n'ayez pas peur, Monsieur Il.

MONSIEUR IL. Je ne sais pas non plus ce que c'est que la peur. Nous avons en nous les radars de la peur. Il nous arrive même de fuir devant un danger. Et pourtant nous n'éprouvons rien, jamais rien. (*Un temps.*) Vous croyez que vous pourrez me tirer d'affaire ?

BALMEYER. Je ne peux rien vous promettre avant demain. Oui, nous saurons demain matin si les nouveaux éléments que j'ai posés en vous peuvent résister à la pression.

MONSIEUR IL. Et s'ils ne résistent pas ?

BALMEYER. Alors j'abandonnerai et vos amis vous ramèneront tel que vous êtes venu.

MONSIEUR IL. Et là-bas on me jettera à la ferraille.

BALMEYER. Vous dites ça avec une parfaite sérénité.

MONSIEUR IL. Que voulez-vous ? Pour nous, être ou ne pas être n'offre aucune différence. C'est l'avantage que nous avons sur vous.

BALMEYER. Vous croyez ?

MONSIEUR IL. Mais bien sûr. Tenez, en ce moment, lequel de nous deux est inquiet ? C'est vous. Et vous avez raison, car si vous ne me réparez pas, vous aurez des ennuis.

BALMEYER. Je le sais. Aussi je vous demande, Monsieur Il, de collaborer à cette dernière opération en restant cette nuit absolument immobile.

MONSIEUR IL. Rassurez-vous. Cette nuit, je dormirai comme d'habitude. Et c'est vous qui dormirez mal. Bonne nuit tout de même.

BALMEYER, *reprenant son récit.* En effet, cette nuit-là j'ai mal dormi. Avant de repartir, j'avais replacé Monsieur Il dans sa boîte et revissé le couvercle. Jusqu'aux premières lueurs du jour, j'ai compté les heures, les minutes, les secondes. Enfin je me suis levé, sans bruit, pour ne pas réveiller ma femme, et je suis descendu dans l'atelier. Si l'opération n'avait pas réussi, j'étais perdu. Tout doucement j'ai ouvert la porte. Le couvercle était par terre et la boîte, vide. Monsieur Il se tenait debout dans un coin. Il chauffait de l'eau sur un petit réchaud à alcool. Il avait fouillé dans un placard et trouvé des tasses, du café, du sucre, tout ce que je garde là en réserve pour me tenir éveillé pendant mes nuits de travail.

MONSIEUR IL. Vous voyez, Monsieur Balmeyer, l'opération a réussi et vous n'aurez pas d'ennui. Je me suis permis de me préparer du café. Je vais même vous demander d'en boire une tasse avec moi.

BALMEYER, *reprenant son récit.* J'avoue que l'idée de boire du café préparé par Monsieur Il me donnait du malaise.

BALMEYER. Non, je vous remercie, Monsieur Il. Ce matin je n'ai pas envie de café.

MONSIEUR IL, *durement.* Vous avez tort. J'insiste pour que vous en ayez envie tout de suite et pour que vous le buviez là..., devant moi..., et en même temps que moi. J'insiste beaucoup.

BALMEYER, *reprenant son récit.* Le regard glacé de Monsieur Il n'admettait pas de réplique et nous avons bu notre café l'un devant l'autre, sans une parole. Monsieur Il s'efforçait de reproduire mes gestes exactement. J'avais peu à peu l'impression de boire mon café devant un miroir.

MONSIEUR IL. Vous voudriez sûrement savoir pourquoi, en buvant mon café, je vous imite ?

BALMEYER. Oui. Monsieur Il, je voudrais bien.

MONSIEUR IL. C'est que je cherche en ce moment à éprouver ce que vous éprouvez vous-même. Je ne voudrais pas repartir de cette planète sans emporter... un souvenir. Non pas une tour Eiffel presse-papier, ni un encrier tombeau de Napoléon. Non, un vrai souvenir..., le souvenir d'une sensation, n'importe laquelle. Mais il n'y a rien à faire... (*Avec désespoir.*) ... Rien à faire... Je serai venu ici pour rien. Je n'emporterai rien de votre monde, rien..., pas même la saveur d'une tasse de café. Mais je refuse de vous quitter avant d'avoir senti couler en moi cette force curieuse que vous appelez la vie. Quand les deux messieurs viendront me chercher, vous leur direz que je refuse de les suivre... (*Elevant la voix.*) Vous entendez..., que je refuse de les suivre.

BALMEYER, *reprenant son récit.* Et il a jeté contre le mur sa tasse et la mienne, l'une après l'autre.

(*Bruit de vaisselle cassée.*)

Ne vous plaignez plus, Monsieur Il. Vous venez à l'instant même de découvrir une sensation : la colère.

MONSIEUR IL. Vous êtes donc stupide ? Nos constructeurs ont prévu et posé en nous les mécanismes de la colère. Nous pouvons serrer les poings, menacer, crier, exactement comme vous. Seulement, nous avons beau dire les mots et faire les gestes, nous continuons à ignorer ce que c'est que la colère... Et maintenant, laissez-moi, allez-vous-en ! (*Elevant la voix.*) Vous avez compris ? Allez-vous-en !

BALMEYER, *reprenant son récit.* Il ne fallut pas insister, je suis sorti. Il me restait trois jours à attendre avant le retour des deux messieurs. Et puisque j'avais réussi à réparer Monsieur Il, j'allais en être délivré. Trois jours, c'est vite passé. Cette nuit-là, je me suis réveillé en sursaut. Avant même d'entrouvrir les yeux, je savais qu'il y avait quelqu'un au pied de mon lit et je sentais un regard posé sur ma femme et sur moi. Je n'ai pas bougé, mais j'étais mouillé de peur des pieds à la tête. J'ai entrevu au-dessus de mon lit la silhouette noire de Monsieur Il, j'ai entendu sa respiration, une respiration mécanique qui laisse toujours une odeur de caoutchouc. Combien de temps a passé ? Une heure ? Une minute ? Je ne sais pas. Mais un regard fixe, ça vous endort et peu à peu le regard de Monsieur Il m'a endormi. Quand je me suis éveillé à nouveau, Monsieur Il n'était plus là. J'ai tâté le lit. Ma femme n'était plus là non plus. Soudain j'ai entendu se refermer la porte de la cave et le pas léger de Marie-Blanche qui remontait les escaliers. Elle a retiré sa robe de chambre et s'est recouchée. Elle tremblait. Nous sommes restés ainsi, allongés, silencieux, jouant le sommeil l'un pour l'autre. A midi nous avons déjeuné sans presque nous parler. Au moment de nous séparer, je lui ai tout de même pris la main.

BALMEYER. Marie-Blanche, il y a des choses dont je n'ai pas le droit de te parler.

MARIE-BLANCHE. Moi aussi, Jacques. Il y a des choses que je ne peux pas te dire. (*A voix basse.*) Mais ne crains rien. Il n'y a plus que deux jours. Dans deux jours, tu seras sauvé... et moi aussi.

BALMEYER. Il vaudrait mieux que tu t'en ailles pendant ces deux jours-là.

MARIE-BLANCHE. Non. Si je partais, il se fâcherait, et il t'arriverait malheur.

BALMEYER. Pourquoi ? Après tout, ce n'est qu'une machine. Je l'ai réparée, je peux aussi bien la détraquer, la paralyser.

MARIE-BLANCHE. Trop tard. Il ne te laissera pas l'approcher. C'est lui le plus fort, maintenant... (*Baissant la voix.*) Mais il faut faire attention... Ces êtres-là entendent tout et à n'importe qu'elle distance.

BALMEYER, *reprenant son récit.* Tout en parlant, elle posait sur un plateau les restes de notre déjeuner, avec une bouteille de vin.

MARIE-BLANCHE. Oui, il a exigé que je lui apporte à manger. Non, ne proteste pas. Laisse-moi faire. Et surtout ne descends pas à la cave. Moi, il m'écoute. Toi, il serait capable de te tuer. Chéri..., plus que deux jours... Deux jours, c'est vite passé...

BALMEYER, *reprenant son récit.* Vers le milieu de l'après-midi, je n'y tenais plus. Je suis descendu à la cave, j'ai collé mon oreille à la porte et, après un long moment, j'ai entendu la voix de ma femme.

MARIE-BLANCHE. Permettez-moi de partir, je vous en supplie... Laissez-moi partir... C'est monstrueux, ce pouvoir que vous avez d'attirer les êtres et de les obliger à vous obéir... D'ailleurs, pourquoi le nier, j'aime vous obéir..., j'aime me sentir sous votre regard..., j'aime que votre volonté subjugue la mienne... J'ai même l'impression maintenant que chacun de mes gestes est commandé par vous, téléguidé par vous... et que je deviens peu à peu une machine, comme vous..., que je ne suis plus responsable de rien..., et c'est merveilleux de n'être plus responsable de ce qu'on fait..., d'être débarrassée de soi, vidée de soi... Merveilleux aussi de se sentir dominée par un être qui descend d'un autre monde, de se soumettre à lui.., de l'aimer..., oui,

de l'aimer... Parce que je t'aime, tu entends, je t'aime... Prends-moi dans tes bras.... Puisque tu peux m'imposer ta volonté, je pourrais sûrement t'imposer mon amour. Tu quitteras la terre ayant su enfin ce que c'est que d'avoir aimé. Tu verras, c'est effrayant..., mais c'est inoubliable... Si, prends-moi dans tes bras... et peu à peu nous nous ressemblerons..., tu éprouveras ce que j'éprouve : mon amour..., mon amour...

MONSIEUR IL. Non. Je le sais maintenant, je ne pourrai jamais aimer..., jamais...

MARIE-BLANCHE. Si... ne pense à rien..., l'amour viendra..., il viendra...

MONSIEUR IL. Va-t'en.

MARIE-BLANCHE. Non.

MONSIEUR IL. *élevant la voix.* Va-t'en !

MARIE-BLANCHE. Non.

MONSIEUR IL. Va-t'en.

MARIE-BLANCHE. Non. Serre-moi plus fort dans tes bras. Plus fort... Encore plus fort...

BALMEYER. J'ai essayé d'enfoncer la porte. Pas moyen. Alors j'ai remonté l'escalier. Dans la rue j'ai d'abord appelé au secours. Et soudain je me suis rappelé que le commissariat est à côté. Et j'ai couru jusqu'ici. Voilà.

LE COMMISSAIRE, *appelant.* Froidier, vite, prenez tous les gardiens de service et rejoignez-moi immédiatement chez M. Balmeyer, dans la cave. Vite, vite... Nous devrions déjà être là-bas.

(*Bruits de rue. Bruits de pas. Puis le silence. Des coups contre une porte. Puis.*)
Il y a quelqu'un ?

(*Bruit de la porte qui s'ouvre.*)

Oui, qu'est-ce que vous racontez, Monsieur Balmeyer, cette porte n'est pas fermée..., elle s'ouvre.

BALMEYER. Alors, c'est qu'on vient de l'ouvrir.

(*Un temps, puis.*)

LE COMMISSAIRE. Personne...

L'INSPECTEUR. Si, patron, là, par terre, sous la table..., regardez... ce corps de femme...

BALMEYER. Marie-Blanche ! Marie-Blanche ! Elle est morte !

LE COMMISSAIRE. Etranglée.

L'INSPECTEUR. Oui, sur sa gorge, il y a des marques bleues.

LE COMMISSAIRE. Mais dites donc, Balmeyer, où est-il donc, ce fameux Monsieur Il ?

BALMEYER, *pleurant.* Marie-Blanche ! Marie-Blanche !

LE COMMISSAIRE. Et cette caisse dans laquelle on vous l'a apporté, où est-elle ? Je ne vois rien, moi.

BALMEYER. Les deux messieurs ont dû venir. Ils ont tout emporté.

LE COMMISSAIRE. Ils ont fui bien vite.

BALMEYER, *pleurant toujours.* Marie-Blanche ! Marie-Blanche !

LE COMMISSAIRE. Relevez-vous, Balmeyer. Et montrez-moi encore vos mains. Là, plus près...

BALMEYER. Je vous l'ai dit, je les écorchées contre cette porte.

LE COMMISSAIRE. C'est ce que vous expliquerez à votre avocat.

BALMEYER. Vous n'allez tout de même pas m'accuser...

LE COMMISSAIRE. Je n'accuse personne, je constate. Ici, une personne étranglée ; là, deux mains écorchées.

BALMEYER. Monsieur le Commissaire...

LE COMMISSAIRE. Un conseil, de vous à moi. Ne racontez à personne l'histoire que vous avez inventée.

BALMEYER. Mais je n'ai rien inventé.

LE COMMISSAIRE. Enfin, l'histoire qui vous est peut-être arrivée. C'est un mauvais moyen de défense puisque personne n'y croira. A partir de ce soir, vous êtes simplement l'assassin de Mme Balmeyer. Et suivez-nous.

RIDEAU

LITTÉRATURE ET COMÉDIE

Quelques écrivains qui ont acquis, ces dernières années, un certain nom dans les lettres, viennent de faire, simultanément, leurs débuts au théâtre. Mieux, ces romanciers ont choisi délibérément, pour s'exprimer sur la scène, la comédie gaie. Même Thierry Maulnier, vieux routier des planches, s'est senti, lui aussi, une âme de néophyte, et s'est risqué — avec une crânerie qui frise l'imprudence — dans le genre, tout nouveau pour lui, du vaudeville ! Bref, en quelques jours, nous avons pu assister à la première pièce de Françoise Sagan et à celle de deux romanciers, familiers des prix littéraires, Antoine Blondin et Paul Guimard.

Malgré les mauvaises places que le Théâtre de l'Atelier réserve aux critiques dramatiques, j'ai beaucoup aimé *Château en Suède* de notre jeune romancière nationale. Françoise Sagan ne finira jamais de nous étonner. Elle surmonte ce terrible handicap que représente un succès trop précoce avec une désinvolture — ou un talent — qui force l'admiration. Après la réussite exceptionnelle de son premier roman on l'a « attendue » à son second, puis à son troisième. Chaque fois, la culbute escomptée s'est transformée en triomphe commercial. Aujourd'hui, c'est sur sa première pièce qu'elle joue sa réputation, son emprise sur le public. Une fois de plus, d'une simple pichenette, elle a mis en échec les oiseaux de mauvais augure et sa pièce s'avère comme la révélation de la saison.

Bien sûr, on a pu accuser Françoise Sagan d'ignorer tout de l'art dramatique. Son *Château en Suède* a pu être comparé à un château de cartes qui ne tient debout que par l'opération du Saint-Esprit. Or, précisément, ici encore, Françoise Sagan a réussi son « opération saint esprit ». D'une histoire incroyable, inimaginable, d'une intrigue mal fagotée, d'un découpage scénique incertain et arbitraire, elle a tiré un spectacle attachant, envoûtant, débordant de personnalité. Certes, l'on sent dans la réalisation la patte précise, précieuse, du metteur en scène, André Barsacq. Mais Barsacq a eu l'intelligence de s'effacer derrière l'œuvre sans chercher à faire étalage d'une virtuosité dont on le sait parfaitement capable. Ce faisant, il n'en a rendu que mieux l'atmosphère étrange, surprenante de ce château nordique où six personnes se désintègrent peu à peu, en bonne compagnie, victimes de ce mal du siècle, commun aux héros de Françoise Sagan : l'ennui.

Il serait vain de raconter *Château en Suède*. Sachez seulement que, malgré le mal incommensurable qui les ronge, les héros de Françoise Sagan ne sont jamais ennuyeux. Au contraire. Cette suite de courts tableaux qui s'emboîtent sans heurts, se laisse dévorer... comme un roman. Et c'est joué de façon sensationnelle par Claude Rich, solidement par Philippe Noiret, drôlement par Annie Noël, hiératiquement par Françoise Brion. En un mot, voilà un « château » qu'il fait bon hanter...

Françoise Sagan n'a pas cherché à ruser avec le théâtre. Elle est restée elle-même, le résultat lui donne raison. Antoine Blondin et Paul Guimard, avec *Un garçon d'honneur* (au Théâtre Marigny), ont voulu trop bien faire. Ecrivains doués et pourvus, tous deux, d'un sens aigu de l'humour, ils se sont associés pour traiter, à leur manière, une nouvelle d'Oscar Wilde intitulé « Le Crime de Lord Arthur Savile ». Or, leur dialogue soigné, trop soigné, aux formules trop polies... pour être nettes, ne porte pas. Toute la première partie de la soirée — pourtant agrémentée de ravissants décors de Léonor Fina et d'une mise en scène subtile de Claude Barma — distille un ennui distingué, fort digne, en vérité, de la haute société britannique, qui en fournit le cadre victorien...

Lord Arthur Savile, apprenant, le jour de ses fiançailles, d'un mage oriental, que son destin le condamne à commettre un crime, décide, en gentleman, d'accomplir cette formalité avant de donner son nom à la jeune fille qu'il aime. Toute la deuxième partie, au cours de laquelle l'on assiste à ses vains efforts pour supprimer, discrètement, un membre quelconque de son entourage, est beaucoup mieux enlevée et percutante. Est-ce parce que l'action une fois déclenchée trouve tout naturellement le rythme désiré ? Sans doute. Est-ce parce que les comédiens se sentent mieux soutenus par une situation qui rebondit constamment ? Sûrement. Quoi qu'il en soit, la fantaisie d'Antoine Blondin et Paul Guimard s'achève mieux qu'elle ne commence et laisse, somme toute, le spectateur relativement satisfait.

Thierry Maulnier, qui ne méprise aucun genre et sait combien le théâtre est une mécanique délicate à manier, s'est attaqué scientifiquement, sérieusement, au vaudeville. Patiemment, il en a étudié les mobiles, démonté les ressorts. Au lieu de tirer de ses recherches la matière pour une savante thèse destinée à la Sorbonne, il a préféré procéder à une démonstration directe... sur les spectateurs de l'Athénée. *Le Sexe et le Néant* est le fruit de cet effort.

Malheureusement, l'effort, justement, est trop sensible. La tentative était sympathique ; l'histoire de cet écrivain raté qui, pour fuir sa femme, simule un suicide, devient du coup, célèbre, et reste condamné à une gloire posthume, pouvait être cocasse. Marcelle Tassencourt avait fignolé sa mise en scène. Les acteurs sont bons. Alors, quoi ? Il y manque la petite étincelle qui met le feu aux planches. Grandeur et impondérables qui font la glorieuse incertitude du Théâtre.

Emmanuel Roblès raconte :

CARLOTA

de Miguel Mihura

Comédie en deux actes et un prologue qu'il a lui-même adaptée pour le théâtre Edouard-VII où elle a été créée le 26 février 1960

Mise en scène de Jacques Mauclair
musique de scène de Henri Sauguet
décors et costumes de Douking
Distribution suivante :

Sergent Harris	Bernard Woringer
Bill	Jacques Rispal
Charlie Barrington	Michel Bouquet
Douglas Hilton	Jacques Castelot
Carlota	Claude Genia
Velda Manning	Suzanne Dehelly
John Manning	Numes Fils
Fred Sullivan	Van Doude
Miss Margaret Wats	Lucie Arnold
Docteur Wats	Geo Wallery
Mrs Christie	Vivette Galy
Miss Lilian	Jacqueline Fogt

En 1880, à Londres, par un soir de brume, dans un quartier désert, un policeman, le sergent Harris, fait les cent pas devant une maison — plutôt vieille — entourée d'un jardinet. Une pharmacie est installée au rez-de-chaussée. C'est la maison des Barrington et Mme Barrington, qui porte le charmant prénom de Carlota, est précisément la pharmacienne.

Le sergent Harris entend deux détonations, au loin, sans qu'elles affectent son calme. Il continue à siffler un petit air tout en jouant à balancer son bâton. Troisième détonation, et le sergent Harris, au lieu de se précipiter vers le lieu où vraisemblablement se commet un attentat, continue son manège. Surgit de la brume un bossu à l'allure inquiète. Il demande quelques renseignements au policeman puis s'éloigne dans l'obscurité. Alors paraît M. Barrington. Il plaisante un moment avec le garde sur les fusées de la fête de Watfort dont le bruit ressemble... à des coups de feu. Il lui annonce qu'il a invité ce soir même un de ses vieux amis de collège, le détective Douglas Hilton, fameux par ses déductions. Et voici justement Hilton qui descend de voiture. Barrington s'excuse de ne pas avoir de domestique. Mme Manning, la cuisinière, a pris son jour de congé, ce que Barrington avait oublié. A ce moment, on entend Carlota jouer du piano et les trois hommes écoutent, dans la nuit, « Petite Valse », interprétée avec beaucoup d'émotion. Le policeman semble charmé et Hilton le remarque.

Lorsque, soudain, s'arrête le piano, Barrington entraîne son invité vers l'entrée de la maison. La porte est fermée. Il sonne, rien ne répond, et l'inquiétude s'empare du mari. Il appelle d'un ton de plus en plus angoissé. Même silence étrange. Ici, le détective passe à l'action. Avec un jeu de clés, il fait fonctionner la serrure et les deux hommes s'engouffrent dans le couloir, laissant le policeman tout interdit. Et de derrière la maison, celui-ci voit reparaître le bossu qui le salue avec une politesse peut-être un peu appuyée, avant de s'évanouir, une fois de plus, dans la brume.

Dès que Barrington et le détective sont dans le salon de Carlota ils appellent la jeune femme et, brusquement, Hilton s'immobilise devant la chambre à coucher. Là gît Carlota, étranglée avec un cordon de soie. Le désespoir de Barrington n'empêche pas une seconde le policier de commencer son enquête. Et je vous jure qu'il va en apprendre de belles sur Carlota !

Veuve de son premier mari, Mr Smith, dont elle avait gardé une sorte de nostalgie, Carlota avait fait languir durant cinq longues années son second prétendant, Charlie Barrington. Finalement, elle s'était décidée à l'épouser et la nuit de noces (après le mariage dans l'intimité, à Douvres) les nouveaux époux vinrent la passer dans cette maison de Londres. Il faisait froid. La pluie tombait. Carlota se montrait gaie, enjouée, mais avec de subites sautes d'humeur qui surprenaient son mari. Le trouble de celui-ci s'aggravait en présence des domestiques, John et Velda Manning, couple étrange, plein d'impertinence à son égard et jusqu'à l'insolence. Cette hostilité semblait liée au souvenir de M. Pauwels, le parrain de Carlota, que les domestiques regrettaient visiblement.

Ensuite, et dans le moment où Barrington, sous les tendres caresses de sa femme, va oublier sa mauvaise impression, c'est le garçon de pharmacie Fred Sullivan qui, par ses propos, son attitude, l'assombrit de nouveau. L'irruption intempestive de miss Margaret Wats, fidèle amie de Carlota, qui vient, très agitée, demander des pilules contre sa migraine, crée cette fois un profond malaise. Barrington avoue qu'il aurait nettement préféré passer ailleurs sa nuit de noces ! On le comprend sans peine.

Durant cette scène, il a noté qu'on meurt volontiers du cœur, dans cette maison : après M. Smith, le parrain... Sur ce dernier point, il interroge prudemment sa femme sans résul-

tat. Mais comme il met en doute son amour pour lui, elle proteste tendrement. Non, elle ne l'a pas épousé par pitié, ou pour tenir son engagement, ou pour échapper à la solitude. Charlie veut une preuve de sa passion sentimentale ? Carlota hésite à peine à lui confesser qu'elle a empoisonné son parrain ! Eh oui ! son parrain s'opposait à ce mariage, il menaçait même de la déshériter au profit de Velda Manning, la gouvernante, si elle passait outre à sa volonté. Alors, elle lui a servi du poison.

Cet aveu affole le pauvre Barrington ! Il se sent mal ! Il faut appeler le docteur Wats. De son côté, Carlota semble tout à fait inconsciente de la gravité de son crime.

Le détective a écouté ce récit avec flegme. Il sursaute cependant en apprenant que, peu après cette charmante nuit de noces, John Manning, le domestique, qui paraissait en savoir long sur la fin du parrain, est mort. Du cœur. Et le lendemain, le docteur Wats, qui avait délivré le permis d'inhumer du parrain est mort aussi. Du cœur. Et lui-même, Barrington, n'a pas tardé à se sentir mal à l'aise près de sa belle et inquiétante épouse, au point de refuser les repas conjugaux pour ne se nourrir que de conserves et d'œufs à la coque !

Cette première énigme va être rapidement éclaircie grâce à la découverte du journal de Carlota, journal qu'elle tenait en secret de son mari. En réalité, elle a bel et bien inventé le crime de son parrain pour se rendre intéressante aux yeux de son nouvel époux et le faire échapper à cet ennui qui a tué le pauvre M. Smith. Elle a été poussée à jouer cette comédie par deux extravagantes vieilles filles, Mrs Christie et miss Liliane, deux passionnées de romans policiers et de faits divers scabreux !

Disons tout de suite que le parrain était mort de mort naturelle, tout comme le brave domestique John Smith et le bon docteur Wats ! Pures coïncidences si ces derniers ont trépassé après les incidents troublants de la nuit de noces !

Donc, Carlota n'était pas une empoisonneuse. Mais de toute façon, il y a eu crime. Et c'est elle qui en est la victime. La vraie victime ! Qui a pu tuer cette jeune femme à l'imagination si fertile ? Et pour quel motif ? Plusieurs personnes sont suspectes, de prime abord, aux yeux de l'intelligent détective.

1. Velda Manning, la gouvernante, parce qu'elle a été frustée, à l'issue de ce mariage, de l'héritage du parrain.

2. Fred Sullivan, le garçon pharmacien, parce qu'il était amoureux de sa patronne et que son comportement n'a cessé d'être louche. N'a-t-il pas volé le revolver de Carlota ? N'a-t-il pas proféré des menaces ?

3. Le sergent Harris. Ne s'est-il pas introduit dans l'appartement de Carlota pour récupérer son porte-cigarette ? Lui-même n'éprouvait-il pas un sentiment trop tendre à l'égard de Mme Barrington ?

4. Et ce mystérieux bossu ? Nous l'avons aperçu dans l'appartement, surgissant de l'escalier qui mène à la pharmacie !

Ces personnages ont à coup sûr joué un rôle dans ce drame et le coupable est parmi eux.

Eh bien, non !

Velda Manning est hors de cause ! Au cours de ce funeste après-midi elle a été accidentée par une voiture et son alibi est prouvé par le personnel de la clinique où elle a été soignée. Bill le Bossu est un auxiliaire de la police que le détective avait envoyé en éclaireur. Fred Sullivan s'est suicidé ce même après-midi, désespéré de sa rupture avec miss Margaret. Quant au sergent Harris, le porte-cigarette n'était qu'un prétexte pour s'introduire chez Carlota et surveiller (ah ! le jaloux !) cette explosive miss Margaret qui a rompu avec Fred Sullivan pour se fiancer avec lui, Harris.

Mais cette miss Margaret ? Pourquoi ne pas l'interroger ? Bien sûr : le détective la suspecte aussi en découvrant sur elle un confetti, un confetti tout semblable à celui qu'il a ramassé en entrant dans le salon pour la première fois. La jeune femme a menti. Elle a quitté ce bal où elle prétendait avoir passé tout l'après-midi. Elle est venue voir Carlota. Miss Margaret s'effondre.

Elle s'effondre, mais c'est pour accuser Barrington. C'est lui l'assassin. Rideau !

On a déjà compris que cette histoire est avant tout une parodie des romans policiers. Ce qui importe c'est surtout l'étonnante personnalité de Carlota. Que ne ferait une femme éprise pour conserver l'amour de l'homme qu'elle chérit ? Pour que Barrington ne s'ennuie auprès d'elle, certes, elle aurait pu trouver des moyens plus naturels.

Ou, au moins, comme en France, feindre d'avoir un amant, ce qui, chez nous, occupe beaucoup les maris. Elle a préféré adopter un remède de choc qui puisse faire jouer la lente imagination de son époux. Malheureusement, Barrington l'a prise très au sérieux. De peur que Carlota ne finisse par exercer sur lui ses talents, et aussi, bonne âme, pour débarrasser l'humanité de ce fléau, il l'a tuée après avoir minutieusement préparé son coup. Crime parfait. Ah ! il avait retenu les leçons de Carlota ! Jusqu'à la visite imprévue de Margaret qu'il avait su, de façon géniale, transformer en ruse supplémentaire pour égarer les soupçons. En effet, à la dernière minute, il avait obligé la jeune miss à jouer du piano pendant qu'il conversait dans la rue avec le sergent et le détective.

Et il avait fallu ce minuscule confetti, ce grain de sable dans la parfaite mécanique, cette ironie du destin...

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.
IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans

Emmanuel Roblès raconte "CARLOTA"



PAR SA SEULE MÉTHODE DÉDUCTIBLE, DOUGLAS HILTON (J. CASTELOT) DÉCOUVRE QUE LE BRAVE SERGENT HARRIS (B. WORINGER) EST VEUF, CE QUI LAISSE CHARLIE BARRINGTON (M. BOUQUET) ASSEZ RÊVEUR



« NOUS ALLONS ÊTRE TRÈS HEUREUX », DIT CARLOTA (CL. GENIA) A SON NOUVEL ÉPOUX QUI, POUR L'INSTANT, EST SUR DE SON BONHEUR, MAIS QUELQUES MINUTES PLUS TARD, IL PERDRA SON SOURIRE

(Photos BERNAND.)



« EST-CE QUE MADAME METTRA SA ROBE DE CHAMBRE ROSE, CELLE DE SON PREMIER MARIAGE ? », DEMANDE VELDA MANNING (S. DEHELLY) QUI NE SAIT QU'INVENTER POUR MARQUER SON HOSTILITÉ A CHARLIE BARRINGTON



« MAIS MON CHÉRI, DIT CARLOTA (CLAUDE GENIA), SI J'AI EMPOISONNÉ MON PARRAIN C'EST PAR AMOUR POUR TOI, ET PARCE QU'IL S'OPPOSAIT A NOTRE BONHEUR ! »

« DOCTEUR, IL SE PASSE DANS CETTE MAISON DES CHOSES ÉTRANGES », DIT BARRINGTON AU DOCTEUR WATS (GEO WALLERY) QUI NE SE SENT PAS, LUI NON PLUS, TRÈS A L'AISE



BARRINGTON, INQUIET, ASSISTE A LA SCÈNE DU THÉ ET SOUPÇONNE SA FEMME DE VOULOIR EMPOISONNER SES DEUX AMIES CHRISTIE (VIVETTE GALY) ET LILIAN (J. FOGT)



« CARLOTA, S'ÉCRIE MISS MARGARET (LUCIE ARNOLD), TU DOIS QUITTER IMMÉDIATEMENT CETTE MAISON, TU ES EN DANGER ! » ET, EN EFFET, QUELQUES MINUTES PLUS TARD, BARRINGTON METTRA FIN AUX EXPLOITS DE CELLE QU'IL TIENT (A TORT) POUR UNE REDOUTABLE EMPOISONNEUSE





Théâtre des Nations

LE SCHAUSPIELHAUS DE DUSSELDORF

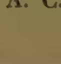
Pour sa première participation à la saison du Théâtre des Nations, le Schauspielhaus de Dusseldorf a voulu rendre un hommage à la culture française. Racine et Ionesco ont été les bénéficiaires de cette marque de faveur. La grande tragédienne Maria Wimmer a communiqué à « Phèdre » sa flamme et sa prestance... au point d'en inquiéter son partenaire Günter König, auquel échut le rôle d'Hippolyte (photo de gauche). Dans une mise en scène un peu terne de Hans Karl Zeiser, cette représentation allemande du chef-d'œuvre racinien a déconcerté le public français par sa concision et sa schématisation desséchante.

Par contre, « Rhinocéros », d'Eugène Ionesco, que les comédiens de Dusseldorf créèrent avant la Compagnie Renaud-Barrault, a paru parfaitement acclimaté dans son ambiance wesphalienne. Karl Maria Schley a donné une progression dramatique insoupçonnée au personnage de Berenger auquel Eva Bœttcher donnait une sensible réplique (photo ci-contre).

Dans « Nathan le Sage », de Lessing, la troupe de Dusseldorf a su restituer sa véritable dimension, vivante et tragique à la fois, de cette œuvre classique du XVIIIe siècle (ci-dessous).

Photos Pic

A. C.







THIERRY MAULNIER S'EST AMUSÉ A ÉCRIRE UN VAUDEVILLE A CALEÇON POUR LES SPECTATEURS DE L'ATHÉNÉE. JEAN-MARIE AMATO (UN ÉCRIVAIN SANS LECTEURS) ET ARMANDE NAVARRE (UNE JEUNE PERSONNE TRÈS INTELLECTUELLE) S'AMUSENT A JOUER « LE SEXE ET LE NÉANT ».

Ci-dessous :

ANNIE NOEL, CLAUDE RICH ET FRANÇOISE BRION, MALGRÉ LEURS VÊTEMENTS DU XVIII[e] SIÈCLE, INCARNENT DES PERSONNAGES DE NOTRE ÉPOQUE, OU TOUT AU MOINS DE L'ÉPOQUE DONT FRANÇOISE SAGAN EST LE LUCIDE TÉMOIN, DANS « CHATEAU EN SUÈDE », A L'ATELIER.

Ci-contre :

JACQUES DUBY EST « UN GARÇON D'HONNEUR », DE PAR LA VOLONTÉ D'ANTOINE BLONDIN ET PAUL GUIMARD, AU THÉATRE MARIGNY. IL NE CONSENTIRA A ÉPOUSER LA RAVISSANTE ANNE DOAT QU'APRÈS AVOIR ACCOMPLI SA DESTINÉE D'ASSASSIN.

SPECTACLES DE PARIS



UN GOUT DE MIEL,
Shelagh Delaney,
G. Arout - F. Mallet-Jorris.

SI LA FOULE NOUS VOIT ENSEMBLE...
Claude Bal.

MOUSSELINE,
Louis Velle.

UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE,
Ugo Betti - Huguette Hatem.

LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neill - Pol Quentin.

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE,
Geneviève Serreau,
Marguerite Duras.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner,
C.-A. Puget.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

MASCARIN,
José-André Lacour.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

DANS LES NUMEROS

ENCORE DISPONIBLES :

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Réginald Rose - André Obey.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

L'ANNIVERSAIRE,
John Kithing - C. Robson.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

VIRGINIE,
Michel André.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie - P. de Beaumont.

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

Envoi franco contre 2 NF par numero — Etranger 2,40 NF

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« BLAISE »

DE CLAUDE MAGNIER

(THÉATRE DES NOUVEAUTÉS)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 21
PRIX DU NUMERO :
2 NF — ETRANGER : 2,40 NF